

12808 d-18
L E ch. 780/64.
DECAMERON ANGLOIS,

O U
R E C U E I L
DES PLUS JOLIS CONTES,

Traduits de l'Anglois;
Par MISS MARY WOUTERS.

TROISIEME PARTIE.



A L O N D R E S,

Et se trouve à P A R I S,

Chez { la Veuve BALLARD & Fils, Imp.
du Roi, rue des Mathurins.
la Veuve DUCHESNE, Lib. rue
Saint-Jacques.
MÉRIGOT, l'aîné, Lib. vis-à-vis
l'Opéra.
RENAULT, Lib. rue S. Jacques.



M. DCC. LXXXIII.





LE
MISANTHROPE,

ou
L'HEUREUX CHANGEMENT.

Tous les hommes aspirent au bonheur, mais le plus grand nombre néglige les vrais moyens d'y parvenir. Les peines & les soucis déchirent plus souvent l'ame du riche & des grands, que celle des pauvres. *Le Chevalier Frédérick Rutlege* en est un exemple frappant.

A

Unique rejetton d'une famille illustre & opulente de la Province de *Westmoreland*, il y continua son séjour dans le château de ses ancêtres. Son rang & sa naissance lui donnerent les plus grands droits aux égards de la société qu'il fuyoit. Doué d'une fortune considérable, il n'en fit nul usage. Ses besoins se bornant au nécessaire d'une vie simple & frugale, il ignoroit que les richesses contribuent au bonheur d'autrui, qu'elles maintiennent l'intelligence, qu'elles encouragent l'industrie & font briller les talens d'un plus grand éclat. Insensible aux douceurs de l'amitié, sa *misanthropie* lui fit éviter tout commerce avec les hommes.

Seul & isolé, chaque jour son existence l'ennuya davantage; absorbé

par une noire mélancholie , il projetta de mettre fin à sa vie. Occupé de ce dessein , il se promena un soir dans les champs , il y rencontra un homme qui , d'un état d'aisance , étoit réduit à la plus grande misere. L'air triste & rêveur du *Chevalier* affecta le *pauvre* ; il l'approche en hésitant , & lui demande avec crainte la cause de son chagrin :

« Quoique je sois indigent , lui dit-
 » il , je pourrai peut-être vous aider
 » par mes conseils. La fortune vous
 » maltraite-t-elle ? Non , lui répon-
 » dit le *Chevalier* d'un air froid , ses
 » faveurs m'accablent , mais ne me
 » rendent point heureux. Hélas !
 » Monsieur , s'écria le *pauvre* , que
 » ne partagez - vous ces richesses
 » avec les malheureux ! vous avez

» tant de moyens de faire leur bon-
 » heur ».

Ces paroles prononcées avec éner-
 gie firent impression sur l'esprit du
Misanthrope ; elles réveillèrent une
 foule de réflexions, & lui inspirèrent
 une pitié inconnue jusqu'alors.

Après un moment de silence : » ra-
 » contes-moi avec franchise , dit-il
 » au pauvre , par quel événement tu
 » es dans l'état où je te vois ? L'in-
 » connu lui répondit que des pertes
 » & des maladies tant de sa femme
 » que de ses enfans, avoient ruiné
 » le petit commerce qui leur donna
 » la subsistance ». *Le Chevalier* le re-
 garde , réfléchit , & lui dit de le
 suivre.

Lorsqu'ils furent arrivés au châ-
 teau , il lui demande quelle somme

d'argent pourra faire son bonheur. *Le pauvre*, étonné, lui réplique qu'il ne désire ni richesses, ni les plaisirs qu'on goûte dans l'opulence, mais seulement les moyens de retourner à son premier état, & d'y soutenir sa femme & ses enfans par une honnête industrie. *Le Chevalier*, sans dire mot, lui donna cent guinées. L'inconnu n'ose en croire ses yeux. Cela te suffit-il, lui demande le *Misanthrope*. « Ah ! » Monsieur, s'écria-t-il, comment » reconnoître tant de bontés; je ne » serai peut-être jamais en état à » pouvoir vous rendre cet argent. » — Va, mon ami, sois heureux, » sans t'inquiéter du reste, lui repli- » qua le *Chevalier*, & puis lui tourna » le dos ».

Le pauvre se retira en bénissant la

main généreuse qui le tira de la misère.

De retour chez sa femme, il lui raconta son aventure, l'embrassa tendrement, fit des vœux avec elle & ses enfans pour la conservation de leur bienfaiteur, & employa le don du Chevalier avec tant de succès, que bientôt les besoins & les soucis furent succédés par une heureuse médiocrité.

Le Misanthrope jouissoit en secret des progrès de sa bienfaisance; insensiblement son cœur s'ouvrit aux douceurs de la pitié, il commença à s'occuper d'idées plus agréables, & sentit que la fortune lui préparoit des plaisirs qu'il avoit ignoré jusqu'alors. Il ne borna pas ses secours à ce seul bienfait, il se chargea de

l'éducation des enfans de cette honnête famille , & prépara la voie du bonheur à leurs vertueux parens.

Satisfait d'une occupation si noble, & en même temps si utile , il porta par degrés son attention à chercher des objets dignes de ses soins. Il en trouva un grand nombre dans ceux qui composent la société.

Attentif à cacher ses bienfaits , il ménagea aux ames sensibles & délicates la honte d'avouer leur misere ; il prévenoit , par le mystere , les effusions d'une reconnoissance quelquefois outrée , ou les regrets d'une ingratitude méprisable , mais toujours accablante.

Heureux *Frédéric* ! Que cette réforme est admirable : combien de

jouissances elle t'a valut ! Que ton sort est digne d'envie ; j'en connois qui voudroient t'imiter ; mais hélas ! la fortune leur en a refusé les moyens.

Cependant , malgré le mystère qui accompagnoit ses bienfaits , ils ne pouvoient être si secretement administrés , qu'on ne découvrit quelquefois la main qui les répandoit : on en parloit déjà dans plusieurs endroits de la Province , & l'on s'étonna de cet étrange changement.

Ses promenades solitaires n'étoient plus interrompues par des réflexions tristes , une douce mélancholie , au lieu de l'accabler , réveilla davantage sa sensibilité.

Un soir tout préoccupé des différens accidens auxquels est assujettie

l'humanité, il entendit la conversation de deux marchands qui revenoient d'une ville voisine. Ils parloient de leurs affaires, & du malheur qui les menaçoit, s'ils ne trouvoient promptement du secours. Après s'être réciproquement confié leur situation critique, ils regretterent beaucoup de n'être pas connus du *Chevalier Rutlege*. « Hélas ! dit un des » deux, peut-être que ma situation » le toucheroit : cinquante guinées » rétabliront mon crédit, & répareront les pertes que j'ai faites par » trop de confiance ; je me vois au » moment de périr avec ma pauvre » famille. Cinquante guinées, repliqua son ami : ma condition est bien » plus malheureuse que la vôtre : à » moins de cinq cents guinées je ne

» puis éviter le coup qui me me-
 » nace; quoique j'aie entendu faire
 » les plus grands éloges de la bien-
 » faisance du *Chevalier*, jamais je
 » n'oserai me flatter qu'il me prêtât
 » cette somme, & cependant à
 » moins de la trouver, je suis ruiné
 » sans ressource».

Le *Chevalier* approcha & leur dit
 qu'il venoit d'entendre leur conversa-
 tion. Étonnés & même fâchés de
 leur imprudence, car ils ne le con-
 noissoit pas, ils tâcherent de réparer
 leur faute. Le *Chevalier* s'apperce-
 vant de leur embarras, les rassura :
 « Mes amis, leur dit-il, ne craignez
 » rien, je n'abuserai pas de vos se-
 » crets, je veux, au contraire, vous
 » tirer d'affaire; le *Chevalier Rutlege*
 » est assez lié avec moi, pour ôser

» m'intéresser auprès de lui en votre
 » faveur; mais peut-être que dans
 » ce moment je ne réussirai pas au-
 » tant que je le désire; je sais que
 » depuis quelques jours, plusieurs
 » autres affaires l'occupent entière-
 » ment. Cependant, ne croyez pas
 » qu'il soit le seul dans la Province
 » qui se plaît à obliger; j'y connois
 » d'autres Gentilshommes qui font
 » leur étude d'aider le mérite lan-
 » guissant; je me charge de rétablir
 » votre crédit, à condition que vous
 » ne vous informerez jamais de mon
 » nom, & que demain à pareille
 » heure, & dans le même lieu, vous
 » m'apporterez une attestation signée
 » du Curé de votre paroisse, qui ré-
 » pondra de l'intégrité de votre con-
 » duite ». Après cela il se retira,

laissant les deux marchands , fort étonnés de la bizarrerie de cette aventure.

Malgré leur desir à le suivre , ils continuerent cependant leur chemin , & s'entretinrent encore de la singularité de cette rencontre lorsqu'ils arriverent dans la maison du plus endetté. Ils communiquèrent à sa femme ce qui venoit de leur arriver. Elle les écouta avec une attention mêlée de joie & de crainte, mais leur conseilla cependant de tenter la fortune le lendemain. Bien qu'ils ne comptèrent gueres sur des offres aussi vagues , ils suivirent néanmoins son avis , & après s'être munis de l'attestation du Curé, ils se rendirent au lieu du rendez-vous.

Lorsqu'ils y arriverent ils y trouverent l'inconnu ; l'empressement d'obliger

bliger avoit fait devancer *au Chevalier* l'heure prescrite. « Voici, lui dirent les marchands, le papier que vous nous avez demandez » ; il le prend, l'examine, connoît la signature du Curé, & paroît satisfait de son témoignage : « voilà, dit-il à son tour, d'argent qu'il vous faut pour prévenir votre ruine ».

Les marchands ont peine à croire leur bonheur, ils se confondent en remerciemens, & ne connoissent pas de termes assez forts pour exprimer l'excès de leur joie. « Ne perdez pas de temps en vaines paroles, leur dit-il, soyez heureux & plus circonspect ». Il étoit à cheval & se retira au grand galop.

Surpris du départ précipité de leur bienfaiteur, ces bonnes gens se

regarderent , ils ignoroient si l'argent qu'il venoit de leur donner si noblement , étoit *un prêt* ou *un don* ; incertains & inquiets , ils formerent un projet aussi généreux que rare : ils affichèrent le lendemain un avertissement dans toutes les places publiques de la ville qu'ils habitoient , conçu dans les termes suivans.

A V E R T I S S E M E N T .

« Nous *John Fallbroock* , & *James*
 » *Dyer* , ayant reçu de la maniere
 » la plus singuliere une somme d'ar-
 » gent d'un inconnu , nous déclarons
 » par ces présentes , de la lui rem-
 » bourser en quatre époques cha-
 » cune de trois mois , à dater de ce
 » jour : & pour le convaincre de la
 » sincérité de notre intention , nous

» déposerons ledit argent entre les
 » mains du Curé , qui le remettra
 » à celui qui lui montrera sa signa-
 » ture sur le certificat délivré hier
 » en notre faveur ».

Tout le monde applaudit à leur conduite , on admira leur intégrité ; mais on fut bien étonné le lendemain , lorsqu'en réponse de cet avertissement on apperçut l'affiche que voici :

« L'inconnu , dont la fortune lui
 » permit la douce satisfaction d'obli-
 » ger deux personnes aussi dignes de
 » l'être , ne demande d'autre retour
 » que le souvenir qu'il a écarté leurs
 » soucis : il prie ses *deux amis* de
 » ne jamais s'occuper de ce foible
 » bienfait : il déclare publiquement
 » qu'il renonce à toute prétention , à

» la somme qu'il a eu le bonheur de
 » leur faire accepter ; & pour les con-
 » vaincre qu'il n'a plus aucun titre
 » à cet argent, il a renvoyé au Curé
 » le certificat , dont ils font mention
 » dans leur avertissement ».

Le Public , enchanté du protecteur
 & des protégés, donna les plus grands
 éloges à l'un & à l'autre , & se féli-
 cita pour le bien de l'humanité, que
 le généreux inconnu eût rencontré
 deux sujets aussi dignes de sa bien-
 veillance.

Après bien du temps, le hazard
 découvrit la main bienfaisante qui les
 avoit si généreusement obligé.

L'Intendant du *Chevalier* se ressou-
 vint qu'à une telle époque il avoit
 donné à son maître la somme dont il
 étoit question dans ce singulier aver-

tissement. En rapprochant toutes les circonstances , il fut convaincu que le *Chevalier* étoit l'auteur de cette action admirable ; il en parla à un ami , celui-ci communiqua ses doutes à un autre , & insensiblement l'affaire devint publique ; elle fit du bruit dans la Province , & chacun rechercha la société du *Misanthrope* ; on ne le trouva plus cet homme caustique & bizarre , mais un philosophe doux & humain.

Il fit la connoissance d'une Demoiselle aimable , mais pauvre ; il tâcha de lui plaire , & lorsqu'il s'aperçut qu'il y avoit réussi , il lui offrit sa fortune & sa main , elle l'accepta ; leur union fut heureuse , leur maison devint l'asyle des infortunés : toujours prêts à les aider , ils prévirent leurs

besoins avec cette grace, qui attache la valeur aux bienfaits.

Couple fortunée! tes jours s'écoulerent dans une félicité parfaite. Si ton bonheur fit envie, ce fut sur-tout à ceux qui savent apprécier les jouissances qu'accorde la vertu.

Le Chevalier n'eut qu'un fils, digne émule de ses respectables parens. Après quinze ans de mariage il perdit sa femme, il la survécut long-temps, & finit enfin sa carrière, regretté des pauvres dont il étoit le pere, & des riches auxquels il servit d'exemple.

Ses petits-enfans habitent la même Province, où la mémoire de leur aïeul est respectée & chérie, & chacun y prononce avec éloge le nom du *Misanthrope de Westmoreland*.

Puisse sa réforme servir de leçon
à ceux à qui la fortune a prodigué
ses bienfaits, sans leur accorder le
bonheur d'en connoître un si noble
usage : puissent - ils les employer
comme lui au soulagement de l'hu-
manité , alors ils sauront apprécier
ses faveurs , & seront dignes d'en
jouir.



LA MONTAGNE

DE

LA FORTUNE.

VISION.

UN soir revenant chez moi bien fatigué de tous les contre-temps de la journée, je m'affieds, au coin du feu, dans mon grand fauteuil, j'y fis des réflexions sérieuses sur les vicissitudes humaines, & le mécontentement général qui prévaut dans tous les états; insensiblement je m'endormis, & fis le rêve suivant: sa singularité mérite qu'il soit transmis à la postérité.

Il me parut que j'étois tout-à-coup transporté au sommet d'une haute montagne , couverte d'une verdure fraîche , émaillée d'une variété de fleurs dont l'odeur répandoit un parfum qui enivroit les sens.

Cette montagne sembloit dominer l'univers : toute la création parut se perdre dans l'immensité du cahos , & on ne la distinguoit qu'au travers d'un brouillard épais.

Lorsque j'eus parcourus les bords de la plaine , je découvris sur la pente de la montagne une infinité de routes qui , par leurs sinuosités , empêchoient d'en tracer aucune distinctement ; toutes ces routes aboutissoient au sommet de la montagne ; une foule innombrable de peuples de différens sexes , de tout âge & de tous

les états , en sortirent précipitamment & vinrent gagner le milieu de la plaine.

Je les examinai attentivement , & fus bien étonné d'y rencontrer ma bonne amie *Dame Gaïeté* : aussi - tôt je m'avance pour lui parler. Étant parmi des étrangers , je lui offris respectueusement la main qu'elle accepta , & nous continuâmes ensemble la route que prirent les autres ; chemin faisant elle m'interrogea.
 « Sais-tu , me dit-elle d'un air riant ,
 » où nous sommes ? Non , lui répliquai-je gravement , je me meurs d'envie d'en être instruit — : en ce cas réjouis-toi , nous sommes sur la *Montagne de la Fortune* ; il s'y tient un marché , nommé la *Foire* où l'on change les sorts ; chacun y

» est libre de s'y débarrasser du sien ,
 » contre un autre qui lui convient
 » davantage. Mon projet est de trou-
 » quer le mien contre un meilleur.
 » Tu as sans doute le même dessein,
 » sinon tu n'aurois pas pris la peine
 » de suivre la route qui conduit ici».

» Mon sort n'est pas malheureux ,
 » lui répliquai-je , dès que j'ai eu le
 » bonheur de vous plaire , je n'ai
 » plus rien à désirer ; mais je ne vous
 » réponds pas , puisque le hasard m'a
 » conduit dans ces lieux , que la fa-
 » cilité d'y faire ma cour à *la Déesse*
 » *Aveugle* , ne m'y fasse oublier ma
 » philosophie , & ne m'engage à ten-
 » ter ses faveurs».

Tout en causant de la sorte , nous
 arrivâmes à l'avant-cour de la Foire ;
 c'étoit un édifice immense , bâti en

octogone: au milieu de la place étoit une colonne d'agate transparente de couleur d'or, qui épouvantoit le spectateur par sa hauteur, & son excessive grosseur. L'éclat dont elle brilloit éblouissoit les yeux à une certaine distance; des guirlandes de pierres précieuses entremêlées de fleurs, ornoient négligemment cet énorme pillier, la couleur des pierreries & des fleurs varioit à chaque instant & formoit un coup-d'œil admirable.

Au-dessus de la colonne étoit placé *le trône de la Déesse* qui présidoit à la Foire; elle tenoit sur ses genoux un rouet, & paroissoit fort occupé de son ouvrage; le fil qu'elle passoit dans ses doigts étoit trop fin, pour être apperçu par la multitude; le mouvement du rouet rendoit des sons

sons aigus & bruyans , & la violence de sa rapidité sembloit ébranler jusqu'aux fondemens de la montagne. A chaque tour de roue , il en émanoit une quantité de petits globules étincellans , qui se répandoient sur les spectateurs. Plusieurs de ces globules étoient colorés , mais vuides , & se brisoient à mesure qu'ils tomboient ; ils ressembloient exactement à ceux dont s'amusent les enfans dans ce bas monde.

Je remarquai avec chagrin , que plus nous approchâmes de la belle colonne , & moins elle avoit d'éclat ; la poussière épaisse qui l'environnoit , incommodoit les yeux & gênoit la respiration : le bruit , le tumulte , & les sons désagréables du rouet nous donnerent une migraine affreuse ,

« Parcourons bien vite la Foire , me » dit *Dame Gaieté* , en me tirant par » la manche , je suis fatiguée d'être » si près du *trône de la fortune* ». Je lui donnai le bras , & nous entrâmes ensemble dans un édifice quarré. On voyoit à la porte des petits amours , ils engageoient les curieux à entrer dans la Foire , & pour mieux y réussir , ils offroient aux passans , dans des corbeilles artistement ornées , toutes sortes de confitures & de fruits qui excitoient l'appétit ; ils mettoient tant de graces dans leur empressement , qu'il fut impossible de leur résister.

On passa d'abord à une place fort étendue , où se tenoient les Chanteurs de vaudevilles , les Batteleurs , les Joueurs de gobelets , les Marchands d'or-

viétan & les Farceurs. Le bruit qu'ils faisoient pour fixer l'attention , augmenta notre migraine ; nous ne nous y arrêâmes que peu de minutes , & continuâmes notre chemin ; à la fin nous arrivâmes dans l'endroit où étoit proprement la Foire. Une rangée de boutiques regnoit autour d'une enceinte immense ; les marchandises qu'on y échangeoit étoient étalées avec la plus grande profusion , & devant chacune de ces différentes boutiques étoit placée une pyramide d'albâtre , sur laquelle étoit un tableau avec des figures mouvantes , qui représentoient les objets les plus flatteurs à la vue. A la base étoit placé un fauteuil de bois d'ébene , garni en or , dont le travail surpasseoit l'imagination. A chaque côté du fauteuil se

tenoient debout des jeunes filles d'une beauté immortelle ; l'élégance de leurs vêtemens fixoit les regards du spectateur. Il sembloit que l'olympé habitât ce séjour délicieux ; je regardai ma compagne en souriant , & je lisois dans ses regards un mélange de satisfaction & de regret.

Tandis que plusieurs de ces jeunes personnes invitoient avec beaucoup de grace & de politesse les passans à prendre possession du fauteuil ; d'autres, moyennant des baguettes qu'elles tenoient à la main , firent observer à la compagnie la pointe de la pyramide où étoit écrit en lettres d'or , le nom & la qualité des marchandises qu'on y échangeoit. Malgré l'apparence agréable qu'elles avoient , aucunes de leurs marchandises ne nous tenta,

& nous nous acheminâmes vers une autre pyramide ; elle étoit plus élevée que toutes celles de la Foire ; les jeunes filles qui gardoient le fauteuil, avoient l'air plus distinguées que leurs compagnes. Sur cette colonne étoit écrit *Royauté*. Nous apperçûmes dans le tableau un mouvement continuel ; il représentoit *des armées, des palais immenses, des navires, des flottes & des villes* ; on y distinguoit une foule d'hommes, le plus grand nombre à genoux. Mais ce qui m'étonna davantage, on y voyoit *les femmes plus prosternées* que les premiers ; nous y apperçûmes *des festins somptueux, des trésors, des triomphes, des courtisans* qui, d'une main, offroient *des fleurs*, & de l'autre un encensoir ; tous ces différens objets se succé-

doient tour-à-tour, & attiroient un grand nombre d'hommes qui se disputoient l'honneur du fauteuil. Ma compagne me poussa légèrement : « mets - toi sur les rangs , me dit-elle tout bas ; je lui fis signe de se taire ; elle ne se rebuta point : voici une belle occasion de faire un échange avantageux , continuat-elle ». Au moment où j'allois lui faire un discours aussi pathétique qu'éloquent sur le danger d'un tel marché, arriva un homme tout essoufflé, qui força la compagnie à lui céder le fauteuil ; dès qu'il fut assis , tout le monde l'applaudit ; mais à peine y étoit-il , que les figures séduisantes du tableau se changèrent & offrirent un spectacle bien différent ; *les soins , les dangers , la haine , l'inquiétude &*

mille phantômes effrayans , s'y représenterent sous un aspect hideux. Les jeunes filles qui bordaient les côtés du fautenil , un moment avant si attrayantes , se changerent en des serpens & des satyres épouvantables ; les sifflemens des uns , & les hideuses grimaces des autres , augmentèrent la frayeur du pauvre ambitieux ; il fit des efforts pour échapper aux dangers qui le menaçoit ; mais une troupe de spectres décharnés l'y retinrent malgré lui. Il parut devoir succomber à chaque instant sous le poids de leur vengeance ; l'horreur d'un tel spectacle nous chassa bien vite de cette boutique , pour passer à une autre qui fixa toute notre attention.

La pyramide devant laquelle nous nous arrêtâmes , étoit celle de la

Beauté. En examinant le tableau , nous découvrîmes un mouvement continuel d'équipages élégants , occupés par des femmes qui attiroient les regards de la multitude ; une foule d'hommes de tout âge leurs présentoient des cœurs , leurs prodiguoient de l'or , & toutes sortes de bijoux & de diamans , suivoit après une cavalcade de figures difformes : c'étoit les soupirs , les vœux , les desirs , les évanouissements , les adorations & les vapeurs. Pendant que nous regardions attentivement ce singulier tableau , arriva d'un air empressé une jeune fille avec le projet de s'asseoir dans le fauteuil ; elle étoit épaisse & petite , avoit une figure rebutante , des cheveux roux , des yeux chassieux , & les jambes banales ; elle portoit un gros paquet

fous
tiqu
teui
dise
l'en
char
air g
j'eu
laid
gre
pos
nai
can
per
ver
pri
gre
en
pr
s'e

sous le bras , qu'elle posa sur la boutique ; aussi-tôt les gardiennes du fauteuil l'aiderent à assortir les marchandises en échange de son paquet , & l'engagerent à prendre place dans la chaise d'ébene. Soupçonnant , à leur air gracieux , leur pernicieux dessein , j'eus pitié de l'aveuglement du petit laidron ; & voulant prévenir ses regrets au moment où alloit prendre possession du funeste fauteuil , je tournai le tableau avec le bout de ma canne. La pauvre malheureuse aperçut parmi les marchandises qu'elle venoit d'acquérir , *la douleur , le mépris , le scandale , la jalousie , les regrets & la calomnie*. A peine eut-elle envisagé ces monstres , qu'elle s'empressa à reprendre son paquet , & à s'enfuir avec plus de précipitation

que l'épaisseur de son corps & la difformité de ses jambes ne le lui permettoient ; elle fit plusieurs culbutes , se releva le mieux qu'elle put , & sortit de la Foire sans seulement tourner la tête. Ce spectacle amusa la multitude , mais fit naître dans la suite des réflexions tout - à - fait sérieuses.

Pendant que la compagnie rioit encore de ce qui venoit de se passer à la pyramide de *la Beauté* , un bruit confus nous attira à la boutique *des charges & des honneurs* ; nous y vîmes arriver un homme que la nature avoit destiné à conduire la charrue ; ennuyé de vivre paisiblement dans la retraite , il eut l'ambition d'aspirer à la place de premier Ministre ; après s'être débarrassé de *ses sabots* , du tra-

dail &
pagnoi
du fau
de son
assis ,
tous
des
prêt
main
colle
violo
prés
des
pun
ren
en
il
de
en
se

tail & des légers soucis qui l'accompagnoient, il prit gaiement possession du fauteuil. Mais il fut bien-tôt puni de son imprudence : à peine y fut-il assis, qu'une frayeur mortelle faisoit tous ses sens ; la crainte lui donna des convulsions affreuses, il étoit prêt d'étouffer sous l'impitoyable main de la calomnie qui le prit au collet ; pendant qu'elle le secoua violemment par sa cravate, elle lui présenta de l'autre main *des haches, des cordes & différens instrumens de punition* ; il fit des cris qui pénétrèrent jusqu'à *la Déesse* ; il lui demanda en grace qu'on lui rendît *ses sabots*, il accompagna sa prière de larmes & de sanglots ; *la Fortune* eut pitié de son erreur, elle donna deux tours de roue à son rouet & ordonna qu'on le renvoyât

avec son premier paquet : il faut du fauteuil , remercia la *Déesse* de son indulgence , & lui promit de ne plus ambitionner une charge si contraire au repos.

Cette scène finie , une autre plus agréable nous attira à la pyramide voisine ; c'étoit celle où l'on vendoit *des titres*. Un jeune homme d'une taille , & d'une figure intéressante s'y présenta , suivis d'un grand nombre de Laquais sans livrée ; il examina attentivement les armoiries qui mouvoient dans le tableau ; *Dame Gaieté* , naturellement légère , eut un petit mouvement de coquetterie en sa faveur. Elle me dit en badinant , qu'il n'étoit pas nécessaire de se mêler de ses affaires , *le tableau aux titres* ne pouvant rien renfermer de dangereux

dangereux dans son revers, il fallut le laisser paisiblement jouir de son illusion : un petit mouvement de jalousie me fit négliger ses ordres ; au moment où l'agréable se pâmait de joie dans le fauteuil, je donnai un petit coup de ma canne au tableau : aussi-tôt il se tourna, & il en sortit avec violence un tourbillon d'une épaisse fumée qui se dissipa l'instant après, & sur le champ l'on découvrit l'ignorance, la stupidité & le mépris. A la vue de cette troupe effroyable, le petit-maitre eut des vapeurs, il prioit d'écarter la foule : pendant que les gardiennes s'occupoient à la renvoyer, il sortit languissamment du fauteuil, reprit le chemin de la porte sans même s'embarrasser de ses gens, ni du paquet qu'il avoit donné en échange.

D

Je jouai le même tour à la pyramide des richesses; en y arrivant nous y trouvâmes une foule plus nombreuse que par-tout ailleurs. On s'y battoit, on se querelloit, on s'y pouffoit pour parvenir au fauteuil, toute la compagnie vouloit s'y placer ensemble; les gardiennes avoient beau crier que chacun attendit son tour, on ne les écouta pas; en attendant, les mouvemens du tableau représentoient les scènes les plus riantes: Je dis à ma compagne que j'avois dessein de les bien attraper, que sans doute le revers de ce tableau enchanteur renfermoit des punitions égales aux pièges qu'il tendoit; elle approuva mes observations, & seconda mon projet. Nous perçâmes la foule avec beaucoup de peines, & approchant de la

pyra
lége
cha
cra
bitio
jett
spéc
pre
avo
tiqu
Da
firo
d'in
ent

pa
tân
Cl
ve

pyramide , je donnai à l'enseigne un léger coup de mon bâton ; la scène changea sur le champ : l'ennui , la crainte , l'inquietude , l'orgueil , l'ambition & les desirs jamais satisfaits ; jetterent des regards furieux sur les spectateurs ; ils eurent autant d'empressement à s'enfuir , qu'ils en avoient eu à approcher de cette boutique séduisante , mais trompeuse : *Dame Gaieté* fit des grands éclats de rire , & nous nous retirâmes chargées d'invectives par les jeunes filles qui entouroient le fauteuil.

Après avoir parcouru une grande partie de la Foire , nous nous arrê-
tâmes à *la sublime pyramide de l'esprit*.
Chacun admiroit le mécanisme mer-
veilleux du tableau , mais personne

n'offroit rien à troquer ; tous les spectateurs se flattant de posséder les marchandises qu'on y trouvoit. Cependant on voyoit dans ce tableau une succession d'objets fort surprenans ; on y distinguoit *des villes, des montagnes, des océans, des forêts, des cieux, des prairies, des jardins, des Dieux, & même des Déeses*. On y voyoit aussi *des amours & des géants, des syrenes & des dragons, des héros, & des héroïnes, des sorcieres, des châteaux enchantés, des isles en l'air, & des mers enflammées*. Toutes ces représentations étoient si ingénieusement entremêlées & confondues ensemble, qu'elles fixerent l'attention des moins curieux : On ne cessa d'en faire l'éloge, & plusieurs même eurent envie de posséder de si riches

trésors ; mais lorsque je leur fis voir le côté obscur du tableau, personne ne voulut troquer à cette merveilleuse boutique. On y démêla au travers d'un voile, une société d'hommes maigres & secs nommés l'envie, la malice, la satire, l'indigence, la dépendance, & la calamité; l'étonnement fut général; la foule se dispersa, & la pyramide fut bientôt déserte.

Ma compagne me gronda : « de » quoi t'avise-tu, me dit-elle : pour- » quoi te mêler de ce qui ne te re- » garde pas : l'échange qu'auroient » faits tous ces gens simples, nous » eût donné matière à rire à leurs » dépens ; ils auroient augmenté la » liste des fots, & nous nous ferions » amusé l'hiver avec leur impru- » dence » ; je tâchai de la calmer,

& lui répondis gravement qu'un bon citoyen évitoit aux autres les ridicules qu'il seroit fâché de mériter, qu'il valoit mieux labourer la terre que de faire un mauvais livre ou une mauvaise tragédie ; elle ne répondit pas, & nous continuâmes notre chemin.

En parcourant les autres endroits de la Foire, dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui nous convînt, nous trouvâmes par-tout les mêmes inconvéniens ; ceux qui s'y rendirent, dans le dessein d'y améliorer leur sort, retournerent avec le lot qui leur étoit échu. Ce n'est pas que dans chaque boutique ils ne trouvâssent quelques marchandises qui leur convenoient ; mais elles étoient mêlées avec celles qui déplaisoient, & l'on ne pouvoit tro-

quer le
chacun
murm
lieux.
qu'on
jours
succé
quoiqu
derni
posoi
& to
par
P
qui
de
de la
je
lon
titu
no

quer les unes sans accepter les autres : chacun s'en alla fort mécontent, en murmurant contre la *Déesse* de ces lieux. Cependant malgré les reproches qu'on lui faisoit, la Foire étoit toujours fréquentée ; une nouvelle foule succédoit à celle qui se retiroit , & quoique les premiers avertissent les derniers du danger auquel ils s'exposent , personne ne les écoute , & tous s'obstinent à s'en éclaircir par eux-mêmes.

Parmi les différens objets attrayans qui m'entouroient , je ne fus tentée de changer mon sort qu'à la *pyramide de la Renommée* ; en tournant le tableau je n'y vis que quatre dangers, la *calomnie*, le *temps*, la *mort* & l'*incertitude*. La vanité de transmettre mon nom à la postérité, me fit braver les

armes de la première , je devois nécessairement céder aux dernières ; mais au moment où j'allois prendre possession du fauteuil , je me rappelai que je n'avois que mon bâton à troquer ; j'étois sûr qu'on ne l'eût point accepté , il avoit déjà fait un tort infini aux belles gardiennes de la Foire. Je m'avisai d'un expédient que j'ai honte d'avouer ; je me décidai *héroiquement* à sacrifier ma *passion* à ma *gloire* , & prenant *Dame Gaieté* par la main , je l'offris en échange : les jeunes filles alloient s'en emparer lorsqu'elle me ferra dans ses bras.

« Au nom de notre ancienne amitié , s'écria-t-elle , ne fais pas un si sot marché , tu t'en repentiras. Rappelle-toi les momens heureux que nous avons passés ensemble ; tu

» reg
» fer
» tre
Je
yeux
bloit
me t
teuil
mon
toit

» regretteras ma possession quand il
 » fera trop tard , ne sacrifie pas no-
 » tre bonheur à un peu de *fumée*.

Je l'écoutai , & me frottant les
 yeux pour dissiper la vapeur qui sem-
 bloit les obscurcir , je m'éveillai , &
 me trouvai seule dans mon grand fau-
 teuil , transie de froid ; car pendant
 mon voyage à la Foire , mon feu s'é-
 toit éteint.



HISTOIRE VÉRITABLE
DE MISS
AURELIE SAUNDERS.

MISS *Aurelie Saunders*, fille unique de parens riches & distingués de la Province de *Dorsetshire*, les perdit en bas âge. Son oncle & son tuteur, *M. Saunders*, eut pour elle toute la tendresse d'un pere, & pour mieux se livrer aux sentimens qu'elle lui inspiroit, il préféra le célibat, afin de lui assurer tout son bien.

Aurelie croissoit en beauté; chaque jour sa taille se développoit, elle étoit grande & bien faite, avoit toutes

les graces de la figure , mais ne possé-
 doit pas également celles de l'esprit :
 vive jusqu'à l'étourderie, elle ne s'oc-
 cupoit jamais que du moment pré-
 sent; la lecture des romans gâtoit son
 cœur sans orner son esprit. Il étoit à
 craindre que lorsque les passions pren-
 droient de l'empire sur cette jeune
 personne, *Miss Saunders* deviendrait
 bien-tôt leur victime. Elle ne tarda
 pas à être celle de l'amour : cette
 passion la plus dangereuse, développe
 rapidement les vertus & les défauts ;
 elle fut d'autant plus redoutable dans
 la jeune *Aurelie* , qu'elle la rendit
 méfiante avec ses amis , & confiante
 avec ceux qui ne cherchoient qu'à
 la perdre.

Les charmes & la fortune de *Miss
 Saunders* engagerent plusieurs per-

sonnes à briguer sa main; parmi ceux les plus empressés à lui plaire, étoit le *Chevalier John Sydenham*. Il réunissoient aux avantages de la fortune & de la naissance, ceux du corps, du cœur & de l'esprit. *M. Saunders* désiroit vivement cette union, engagea sa niece à l'écouter, mais par un caprice commun aux jeunes personnes de l'humeur d'*Aurelie*, elle rebuta *Sydenham* en toutes occasions.

Un jour désespéré de ses rigueurs, il s'en expliqua avec elle, *Aurelie* lui répondit: « Je suis trop jeune pour » m'occuper d'un engagement solide, » peut-être même passerai-je ma vie » dans le célibat; ne me parlez plus » de mariage, de pareilles propos » m'ennuient, & je vous prie de » m'épargner ce supplice ».

Cependant

Cependant , l'amoureux *Sydenham* ne se rebûta point , il favoit que la persévérance triomphe souvent de la plus grande rigueur. Au bout de quelques temps il crut même s'appercevoir qu'il avoit fait plus de progrès , & se flattoit enfin qu'*Aurelie* se décideroit en sa faveur.

M. Saunders vivoit habituellement à la campagne , il recevoit souvent chez lui un Apothicaire , homme du plus grand mérite , qui demouroit dans un bourg voisin ; celui-ci avoit un fils , jeune , bien fait & d'une figure charmante ; dont le séjour de Londres avoit corrompu le cœur & les mœurs , il accompagnoit quelquefois son pere chez l'oncle d'*Aurelie*. Fin & insinuant , il parvint en peu de temps à lui plaire , elle conçut pour le jeune

Eurèy l'amour le plus violent. N'osant se flatter d'obtenir le consentement de *M. Saunders*, celui-ci engagea la niece au plus grand secret ; il la voyoit à son insçu & n'épargna rien pour l'engager à un mariage clandestin. Les assiduités de *Sydenham* lui firent ombrage, il craignit un rival si puissant, & prit des précautions pour l'écarter ; *Aurelie* entièrement gouvernée par cet homme dangereux, promit de se conduire avec le Chevalier, à lui faire perdre tout espoir.

Sydenham ennuyé des refus d'*Aurelie*, se retira : l'amour propre offensé l'emporta sur la tendresse ; le bon *Saunders*, désespéré de voir rompre l'alliance qu'il désiroit si ardemment, s'en expliqua un jour avec sa niece : « Tu ne m'aimes pas *Aurelie*, lui dit-

» il la larme à l'œil ; depuis quelque
 » temps je m'apperçois , avec cha-
 » grin , que tu évites ma présence ;
 » tu négliges mes conseils , tu paroîs
 » même les écouter avec peine. Ah !
 » ma chere *Aurelie* , pourquoi n'as-
 » tu plus de confiance dans un pa-
 » rent qui t'aime si tendrement ; qui
 » t'en a donné des preuves dans ton-
 » tes les occasions : ouvres-moi ton
 » cœur mon cher enfant ; dis - moi
 » pourquoi ce grand changement ;
 » tu n'ignores pas que je ne cherche
 » que ton bonheur , & que tous mes
 » vœux ne tendent qu'à te voir heu-
 » reuse ».

Aurelie parut un moment sensible
 à tant de bontés ; mais l'amour qui
 nous rend sincere avec l'objet de
 nos affections , nous rend quelquefois

dissimulée avec nos véritables amis ;
 ce Dieu cruel l'emporta, elle se jetta
 aux pieds de son oncle, lui jura que
 son amitié pour lui étoit inaltérable,
 qu'elle étoit prête à se soumettre à
 tout ce qu'il exigeroit, qu'elle n'au-
 roit dorénavant d'autre volonté que
 la sienne ; le bon homme connoissoit
 trop bien la légèreté de sa niece,
 pour compter long-temps sur ces
 promesses. Cependant il feignit, &
 voulant éprouver jusqu'à quel point
 iroit sa soumission, il lui parla du
Chevalier Sydenham. « Je vois avec
 » chagrin, continua-t-il, que tu reçois
 » avec peine les hommages de l'hom-
 » me que je te destinois pour époux ;
 » parmi ceux qui aspirent à ta main,
 » ce parti est le plus convenable ; tu
 » connois aussi bien que moi sa for-

» tune , les qualités de son cœur &
 » la pureté de ses mœurs : avec tant
 » d'avantages , *ma chere Aurelie* ne
 » peut être qu'heureuse ».

Miss Saunders préoccupés de *Carey* , ne répondit que par des larmes ; son oncle , dont la bonté alloit même jusqu'à la foiblesse , inquiet de sa douleur , la pressa contre son sein : « *ma chere ! ma tendre Aurelie !* s'écria-
 » t'il , ne t'affliges pas ; non , mon
 » enfant , je ne te forcerai jamais à
 » me sacrifier tes inclinations , je
 » vois que tu n'aimes pas *Sydenham* ,
 » je te laisse la maîtresse de ton choix ;
 » & ne doute nullement qu'il sera
 » digne de toi & de moi ».

Tant d'indulgence fit le malheur d'*Aurelie*.

Carey ne craignant plus ce rival , s'occupa entierement de son projet. Sûr du cœur d'*Aurelie* , il ne douta plus de la réussite de son dessein. Tout occupé de la maniere de l'y engager , il arriva chez *Saunders* dans le moment où elle quitta son oncle : le rendez-vous étoit au bout du verger ; elle raconta à son amant la conversation qu'elle venoit d'avoir avec lui , & la permission qu'il lui donnoit de se choisir un époux ; mais la dernière circonstance d'un choix digne d'elle inquiéta *Carey* , il n'ignoroit pas que *Miss Saunders* devoit aspirer à une toute autre alliance ; il lui cacha son appréhension , feignit d'être toujours jaloux du *Chevalier* , & pour mieux cacher sa dissimulation , il parut douter de sa tendresse

si elle refusoit à lui donner sa main.

« Ah ! *ma chere Aurelie* , s'écria-t-il ,
 » non , tu ne conçois pas combien
 » je t'aime : si j'avois le malheur de
 » te perdre , je serois le plus infor-
 » tuné des hommes ». *Aurelie* jura de
 n'avoir jamais d'autre époux que lui.
 » Alors , dit-il , qu'est-ce qui t'em-
 » pêche de mettre le comble à mon
 » bonheur ? Ton oncle , je suis sûr ,
 » ne consentira jamais à notre union ,
 » nous n'avons qu'un seul espoir ;
 » mais je crains de te le communi-
 » quer..... ». Aussi - tôt il se jeta à
 ses genoux , les arrosa de ses larmes ;
Aurelie , touchée de la douleur de
 son amant , le supplie de s'expliquer ,
 qu'il pouvoit compter entierement
 sur sa tendresse. « *Ma chere Miss* , lui
 » dit-il d'un air pénétré , si tu m'aime

» comme tu me l'assure, nous par-
 » tirons cette nuit pour l'Ecosse,
 » unissons - nous par les nœuds du
 » mariage, nos cœurs le sont déjà
 » par les liens de l'amour ».

Aurelie garda le silence: « Je vois,
 » continua - t - il, que j'ai trop pré-
 » sumé..... Non, tu m'as trompé,
 » tu ne réponds pas à ma tendresse;
 » je n'ai plus qu'à mourir à tes pieds...
 » tu causeras la mort de l'amant le
 » plus tendre, le plus passionné qui
 » n'a d'autre..... Nous sommes per-
 » dus! s'écria tout-à-coup *Aurelie*:
 » voici mon oncle avec *Sydenham* ».
Carey n'eut que le temps de se sau-
 ver, avec la promesse cependant d'un
 autre rendez-vous.

Après qu'elle fut remise de sa
 frayeur, elle fut joindre son on-

cle : heureusement il n'avoit pas vu *Carey* ; ils continuerent ensemble la promenade ; *Aurelie* fut d'une humeur charmante ; le pauvre *Sydenham* se renflamma, & dans l'excès de sa joie hafarda quelques propos tendres auxquels elle répondit sans humeur. Le *Chevalier* se flattant encore de l'attendrir, lui parla de son hymen, elle l'écouta & parut même le désirer. Son oncle, au comble du bonheur, la félicita sur cet heureux retour. Ils ignoroient l'un & l'autre qu'ils étoient le jouet d'une jeune fille en proie, aux pernicioeux conseils d'un homme sans mœurs.

Dès qu'*Aurelie* fut seule, elle communiqua le projet de *Carey* à *Betsy*, sa femme-de-chambre, & la dépositaire de tous ses secrets. La

soubrette aussi imprudente que la
 maîtresse, approuva cette démarche :
 elle y engagea d'autant plus la jeune
 Miss, qu'elle étoit convaincue, lui
 disoit-elle, que *M. Saunders* ne con-
 sentiroit jamais à ce mariage. « Com-
 » ment le fais-tu? lui demanda *Au-*
 » *relie*. — J'entendis l'autre jour une
 » conversation à ce sujet, répliqua
 » *Betsy*, le *Chevalier Sydenham* &
 » votre oncle se promenoient en-
 » semble; ils s'arrêtèrent sous mes
 » fenêtres; le *Chevalier* se plaignoit
 » de vos rigueurs, & dit que depuis
 » que ce fils d'Apothicaire s'étoit
 » introduit dans la maison, vous étiez
 » beaucoup plus réservée avec lui,
 » qu'il craignoit que vous ne l'aimiez;
 » & que si l'on n'y prenoit garde,
 » vous & votre oncle seroient la

» dupe de ce libertin : au moment
 » où votre oncle alloit répondre , on
 » annonça le vieux *Carey* , & tous
 » les trois rentrèrent ensemble dans
 » la maison. Croyez-moi , ma chere
 » maîtresse , vous n'avez point de
 » temps à perdre , votre oncle aura
 » sans doute parlé au pere de *Carey* ,
 » il défendra à son fils de vous voir ,
 » & vous perderez un si charmant
 » époux. Vous pouvez compter sur
 » ma discrétion , continua-t-elle , &
 » sur mon attachement à vous sui-
 » vre par-tout où vous irez ». Il n'en
 falloit pas davantage pour décider
Aurelie à une démarche que son
 cœur approuvoit.

Le lendemain elle eut une autre
 entrevue avec son amant ; *Betsy*
 crainte de surprise , fit sentinelle à

quelque distance. *Aurelie* raconta à son amant tout ce que *Bessy* avoit entendu. « Nous sommes perdus si » nous ne profitons pas du moment , » lui dit-il en baisant tendrement sa main ; ma chere , ma tendre *Aurelie* , ne retardez plus mon bonheur. » Consentez.... à tout ce que vous » voulez , lui dit-elle. *Carey* se jetta à ses pieds , & tâcha de la persuader par les plus vifs transports , qu'il en étoit véritablement épris ; mais toute sa tendresse n'étoit qu'une feinte pour mieux la tromper. N'ayant plus d'obstacles à surmonter , tout s'arrangea pour la nuit suivante.

La chambre d'*Aurelie* donnoit sur le grand chemin. *Carey* devoit l'y attendre avec une chaise de poste & un

un domestique ; au signal dont ils étoient convenus , elle devoit , à l'aide d'une échelle , descendre par la fenêtre , & de - là se rendre en *Ecosse* (le rendez - vous général de tous les mariages clandestins) , & y être unis sans nul obstacles.

Après ces arrangemens , ils se séparèrent ; *Carey* , avec la crainte de manquer sa riche proie ; *Aurelie* , avec l'espoir d'être bien - tôt unie à l'objet de tous ses vœux.

Une impression douloureuse s'empara de tous ses sens ; *Sydenham* s'en aperçut ; il en parut inquiet , & *Aurelie* , pour la première fois , fut sincèrement sensible à ses soins ; un présentiment affreux sembloit lui annoncer tous les malheurs qu'elle éprouva dans la suite ; mais il étoit

trop tard , elle avoit promis , & son penchant l'entraînoit vers *Carey*.

Après que tout le monde fut retiré , elle attendit , en tremblant , l'heure fatale de minuit , son trouble augmentoit à chaque instant ; minuit sonne ; chaque coup de la pendule semble lui percer le cœur , & lui arrache une larme , à la fin elle se mit à pleurer amèrement. En vain *Betsy* tâcha de la calmer , elle n'y put réussir. « Je ne fais ce qui m'accable , » s'écria *Aurelie* , mais je sens , pour » la première fois , que je crains de » me confier à *Carey* ; j'attribue mon » état aux remords que suivront » peut-être cette démarche. Mon » pauvre oncle ! que direz-vous , » votre nièce qui vous fut si chère ,... Elle ne pût continuer , on frappe sur

la fenêtre , *Betsy* ouvre ; *Aurelie* interdite à la vue de son amant , ose à peine le regarder. Surpris de la trouver en pleurs , il appréhende qu'elle ne soit changée ; il la rassure , la presse de descendre ; elle le suit en sanglotant , & répétant : « ah ! mon cher » oncle , que direz-vous ». Ils monterent ensemble en voiture , & partent pour l'Ecosse.

Carey, pendant la route , parvint à écarter le chagrin qui l'accabloit ; ils se marierent , & retournerent sur le champ à Londres.

Le lendemain de leur arrivée dans cette Capitale , *Carey* rencontre dans la rue un domestique de *M. Saunders* ; il l'interroge , *George* lui apprend que son maître & le vieux *Carey* sont dans cette Ville avec le dessein

d'empêcher leur hymen. « Il n'en est
 » plus temps , répondit le vil séduc-
 » teur , je suis marié depuis huit
 » jours ». Il s'informe aussi-tôt de la
 demeure de son maître , & le congé-
 gie avec promesse de le revoir bien-
 tôt.

Carey, en épousant *Aurelie*, n'a-
 voit d'autre objet dans cette alliance
 que sa fortune ; impatient d'enjouir,
 son dessein, en se rendant chez *Saun-
 ders*, fut de réclamer ses droits comme
 l'époux de sa niece. En conséquence
 il se rendit le lendemain chez lui ;
Saunders le reçut très-froidement.
 « Je viens, dit-il, après un moment
 » de silence, vous sommer de me
 » remettre les effets & la fortune
 » de ma femme. Vous aurez les pre-
 » miers, lui répondit ce bon parent ;

» pour la dernière vous n'en jouirez
 » pas de si-tôt, elle est substituée jus-
 » qu'au temps de sa majorité : en-
 » core deux ans & vous serez satis-
 » fait ». Cette nouvelle lui déplut,
 mais il fallut s'y conformer.

Dès-lors, *Saunders* ne pût s'em-
 pêcher de lui reprocher sa conduite
 avec sa niece, & n'oublia point de
 parler de l'ingratitude de celle-ci.
 « C'est vous, lui dit-il, qui l'avez
 » engagée à cette démarche ». *Carey*
 voulut s'excuser. « Je n'ai rien à vous
 » dire, reprit *Saunders*, vous m'a-
 » vez trompé; allez, retournez chez
 » votre femme, & tâchez de faire
 » son bonheur ». Il se retira sur le
 champ, & *Carey* retourna chez lui.

Il rendit compte à sa femme de
 sa réception, elle en fut désespérée, &

ne pouvant vivre séparée de ce cher oncle , elle se rendit un jour chez lui ; elle entre sans se faire annoncer, se jette à ses pieds , les arrose de ses larmes, implore son pardon , & n'oublie rien pour le fléchir. « Ayez pitié » de ma situation, s'écria-t-elle ! » pardonnez-moi en faveur de l'innocente créature que je porte dans » mon sein » ! Le tendre & le bon *Saunders* , malgré le tort de sa niece, l'aimoit toujours ; il s'attendrit , l'embrasse , la serre dans ses bras , oublie le passé , & pardonne même son mari.

Après cette heureuse réconciliation , *Saunders* s'arrêta encore quelques semaines dans la Capitale ; ses affaires l'obligerent à la fin de partir , il retourna avec son ami le vieux *Carey*

en *Dorsetshire*. *Aurelie* & son mari continuerent à vivre à Londres.

Le Chevalier *Sydenham*, après cette aventure, oublia bientôt *Aurelie*, il offrit ses hommages à une beauté plus traitable ; il fut plus heureux dans cet hymen, qu'il ne l'eût été probablement dans l'autre.

Le vieux *Carey*, affligé de la conduite de son fils, mourut au bout de quelques mois d'une maladie de langueur ; il lui laissa le peu de biens qu'il avoit amassé par une honnête industrie, & fut généralement regretté de ses amis.

La fortune présente des deux époux étant trop modique pour vivre à Londres, ils acceptèrent l'invitation que leur fit *M. Saunders*, de venir habiter chez lui.

Carey se conduisit parfaitement bien avec sa femme ; il eut pour elle & pour son oncle tous les égards imaginables ; *Saunders* jouissant de leur bonheur , les combloit de bienfaits.

Arriva la majorité d'*Aurelie* ; *Carey* en entrant en possession de son bien , changea de conduite ; le mariage précipité d'*Aurelie* n'avoit pas laissé le temps de faire un contrat ; l'enfant dont elle accoucha chez son oncle , mourut peu de temps après sa naissance , ces différens événemens la laissèrent au dépourvu , & entièrement dépendante de son mari.

Il disposa de la fortune d'*Aurelie* à son gré , fit des acquisitions en son propre nom , vendit plusieurs terres sans la consulter , devint absolu & bi-

zarre, négligea son oncle & sa femme, qui gémissaient tout bas, & n'osoient s'en plaindre.

Ennuyé du séjour de la campagne, il eut le dessein de retourner à Londres, il n'envisageoit plus son oncle comme un ami, mais comme un espion, qui génoit ses volontés.

Un jour à déjeuné, après avoir parlé de plusieurs projets qu'il avoit pour son avancement, il dit au bon *Saunders* qu'il ne l'importuneroit plus long-temps, qu'il sentoît même l'indiscrétion d'un si long séjour, dans une maison où il n'étoit qu'en visite, & qu'il partoît au premier moment pour Londres. En vain son oncle & sa femme tâcherent de le retenir, il ne les écouta point, & ordonna à la dernière de le suivre. Il fallut

obéir ; elle embrassa son digne parent, & lui témoigna les plus vives regrets de s'en séparer. *Carey*, dans ses adieux, découvrit la bassesse de son ame.

Ce départ précipité servit de prélude aux chagrins qui accablèrent *Aurelie* dans la fuite ; son mari n'ayant plus de frein , se livra sans contrainte à sa mauvaise humeur ; elle s'en plaignit quelquefois à sa femme-de-chambre , qui jusqu'alors avoit été sa confidente.

Le séjour de Londres , & la pernicieuse compagnie dans laquelle vivoit *Carey*, effacèrent insensiblement le peu d'affection qu'il conserva pour sa femme ; dès qu'elle lui fut indifférente, il la trouva ennuyeuse ; les

larmes & les prières n'eurent plus d'effet sur cet époux libertin.

Bientôt il négligea jusqu'à l'apparence de la décence ; il passoit souvent des semaines sans voir sa femme , entretenoit dispendieusement une maîtresse : & tandis qu'il se ruinoit pour elle , il refusoit à sa femme les dépenses nécessaires.

Aurelie s'aperçut trop tard de son erreur , elle n'osoit s'en plaindre à celui dont elle avoit négligé les conseils : forcée à se taire , elle dévora son chagrin en silence.

Ne pouvant plus endurer la conduite de son mari , elle se décidât à consulter un fameux Avocat , sur le parti qu'elle devoit suivre : au moment où elle s'appretoit à sortir pour

se rendre chez lui , un commissionnaire lui remit le billet suivant.

« Quoique celle qui vous écrit n'ait
» pas l'honneur de vous être connue ,
» elle s'intéresse cependant assez vivement à vous , Madame , pour désirer d'avoir une entrevue avec
» vous : des raisons essentielles que
» je vous communiquerai , me font
» préférer la maison de *Madame Gerard*, marchande de mode au Carré de
» *Berkeley* , à la vôtre , rendez-vous-y
» demain au soir à sept heures , j'aurai le plaisir de vous y attendre ».

Ce billet écrit par une femme , écarta tout soupçon , & *Aurélié* accepta le rendez-vous. Dans le malheur on saisit avidement tout ce qui paroît contribuer à alléger nos peines ; ce fut cet espoir qui l'engagea

gagea à une démarche dont un billet anonyme devoit faire voir tout le danger. Elle remit la visite chez l'Avocat à un autre jour , & attendit le lendemain avec impatience.

Arrivée chez *Madame Gerard* , on la conduisit dans un appartement fort élégant , cette femme la reçut avec beaucoup d'honnêteté , mais avec une très-grande réserve ; *Aurelie* s'attendoit qu'elle lui parleroit du sujet qui l'ammenoit chez elle ; *Madame Gerard* affectoit de parler de choses indifférentes : impatiente de s'en éclaircir , *Aurelie* lui demande enfin quelle affaire intéressante elle a à lui communiquer. *Madame Gerard* , prenant alors un ton plus confiant , lui dit d'un air de mystère : « Je n'ignore » pas la conduite de votre mari ,

» Madame , & les mauvais procédés
 » qu'il a pour vous ; ses extravaganes
 » ces vous ruineront bientôt. Hélas !
 » que je vous plains ; tant de beaux
 » tés..... ». *Aurelie* fondoit en larmes.
 » « Ne vous désole pas , continua
 » cette femme adroite , en lui prenant
 » la main , je serai instruite de
 » tout , même du nom de ceux qui
 » l'encouragent dans le vice ». *Aurelie*
 » eut assez de prudence de ne pas
 » se livrer entièrement à cette inconnue ;
 » elle la remercia de l'intérêt qu'elle
 » lui inspiroit , & lui dit :
 » « comme aucun avantage ne résulteroit
 » de ces éclaircissemens , il valloit
 » mieux tout ignorer , & ne s'occuper
 » que des moyens qui empêchassent sa
 » ruine ; ce font justement ces moyens ,
 » lui dit adroite-

» ment *Madame Gerard*, que je vou-
 » drois trouver ; avez-vous pu croire
 » un instant que je m'occuperois
 » d'une telle affaire, si je n'avois
 » l'espoir de vous servir » ?

Aurelie lui témoigna de nouveau
 sa reconnoissance : « Il faut remar-
 » quer, dit-elle, la difficulté de
 » réussir dans une affaire aussi épi-
 » neuse, le danger qu'il y a de se
 » mêler de gens mariés, & sur-tout
 » avec un homme aussi peu délicat
 » que *M. Carey*. — Vous avez raison,
 » j'ai considéré tout cela comme
 » vous ; mais il me vient une idée :
 » vous n'êtes peut-être pas aussi in-
 » différente à votre mari qu'il veut
 » bien le faire croire ; si on pouvoit
 » lui faire craindre qu'un autre a su
 » vous plaire : la jalousie étant la

» pierre-de-touche de l'amour, peut-
 » être que celui de M. Carey se ré-
 » veillera pour vous lorsqu'il sera
 » jaloux ».

Aurelie étonnée , rougit & prit un
 air plus réservée : « Je ne ferai ja-
 » mais usage d'un tel moyen, repli-
 » qua-t-elle froidement ; j'em'étonne
 » même que vous avez pu me le pro-
 » poser.

» Ah ! Ciel , s'écria *Madame Ge-*
 » *rard* , je vous demande pardon ,
 » mon intention ne fut pas de vous
 » offenser ; d'ailleurs vous devez vous
 » être apperçue que je plaisantois ;
 » je vous conjure , ma chere Dame ,
 » de croire que quoique je n'aie pas
 » l'honneur d'être connue de vous ,
 » les désagréemens que vous avez
 » déjà soufferts du plus méchant &

» du plus ingrat des hommes m'ont
 » percé le cœur, & me font désirer
 » de vous être utile. Accordez-moi
 » votre confiance, & soyez convain-
 » cue que personne ne désire plus
 » ardemment de vous voir heureuse;
 » disposez de moi en toutes occa-
 » sions, & vous me trouverez tou-
 » jours prête à vous obliger »

Aurelie, sans expérience, n'apper-
 çut pas le piège qu'on lui tendoit;
 fâchée d'avoir soupçonnée cette amie
 officieuse, elle prit un air moins
 grave, & se livra tout entier à sa
 confiance. Cet aveuglement fut la
 cause de bien des malheurs; elle eut
 l'imprudence de lui dire le projet
 qu'elle avoit d'instruire son oncle de sa
 situation: « gardez-vous-en bien, lui
 » dit la rusée *Gerard*; au lieu de con-

» solation vous ne vous attirerez que
 » des reproches ; vous êtes jeune ,
 » j'ai plus d'expérience que vous ;
 » n'attendez jamais de conseils de
 » ceux dont vous avez déjà méprisé
 » les avis , sur-tout avec un proche
 » parent , un tel tort ne s'oublie ja-
 » mais. D'ailleurs , l'autorité d'un
 » oncle n'en imposera gueres à un
 » caractère comme celui de votre
 » époux ». *Aurelie* l'approuva , aban-
 donna son projet , & n'eut plus de
 confiance qu'en cette fausse amie.

Depuis ce moment leurs entrevues
 devinrent plus fréquentes ; *Madame*
Gerard , par un air mystérieux , trom-
 pa plus facilement *Aurelie* , à qui
 chaque jour elle apprit de nouveaux
 torts de son mari ; toutes ces confi-
 dences ne servirent qu'à augmenter

les peines de cette malheureuse femme, & à l'engager à faire des reproches à son époux.

Elle se plaignoit souvent de ses extravagantes profusions ; le menaçoit d'en instruire une tante dont il se flattoit d'être l'héritier ; n'épargna pas l'infamie de son ingratitude, & l'horreur de sa conduite ; l'assuroit que s'il ne changeoit pas , elle feroit de l'éclat, espérant de trouver dans la pitié publique les consolations qu'il lui refusoit.

Ces menaces n'eurent aucun effet ; *Carey* au contraire s'en autorisa pour la tourmenter davantage ; *Aurelie* ne pouvant plus y résister , *Madame Gerard* lui conseilla de s'en séparer ; elle n'approuva pas ce projet, d'autant plus que son mari étoit par son

imprudéce entièrement maître de son bien : « il en a tant abusé , lui dit » la triste *Aurelie* , qu'il n'en reste » gueres que la moitié. — En ce cas , » dit la *Gerard* , il faudra que vous » consultiez un homme de loi ; j'en » connois un fort habile , vous pour- » rez vous confier à lui ; rendez- » vous ici demain l'après - diné , je » l'engagerai d'y venir ; je ne doute » pas qu'il ne ramene votre mari à » des termes raisonnables ».

Aurelie se rendit le lendemain au rendez-vous , mais l'Avocat se fit attendre ; huit heures sonnoient , *Aurelie* impatiente , voulut se retirer ; au moment où elle se leva , on annonça un M. *Middleton*. « Je suis bien » aise que vous soyez arrivé , M. » *Middleton* ! s'écria *Madame Gerard* ,

» ennuyée de vous attendre , Ma-
 » dame s'en alloit. Je suis fâché de
 » n'avoir pu vous amener l'Avocat
 » dont vous m'avez parlé , repliqua
 » celui-ci , mais des affaires indis-
 » pensables l'ont obligé de partir sur
 » le champ pour la campagne , d'où
 » il ne reviendra qu'au bout de quel-
 » ques jours ; j'aurois pu vous en
 » avertir plutôt , mais j'ai préféré
 » de venir vous en instruire moi-
 » même. J'en suis désolé pour Ma-
 » dame , continua-t-il en s'adressant
 » à *Aurelie* ; si j'avois pu le prévoir ,
 » il y a deux heures que j'eusse été
 » ici ». *Aurelie* ne lui répondit que
 par une révérence.

Pendant qu'il parloit avec *Madame*
Gerard , ses yeux se fixerent conti-
 nuellement sur *Madame Carey* , elle

en fut embarrassée , il s'en apperçut ; il les détourna quelquefois avec modestie , & d'un air distrait.

Aurelie voulut s'en aller , *Madame Gerard* l'engagea à souper , en ajoutant qu'on les serviroit de bonne heure , & que son domestique l'accompagneroit chez elle ; après quelques difficultés elle l'accepta , préférant de rester avec son amie , à l'ennui d'aller se livrer chez elle à des tristes réflexions.

Middleton paroissoit avoir trente ans , il réunissoit à une figure agréable , un fond de gaieté , & beaucoup d'amabilité ; il fut très-empressé auprès d'*Aurelie* ; la comparaison qu'elle fit de lui avec son mari , ne fut pas en faveur du dernier.

Le temps s'écouloit sans qu'on

s'en aperçut ; le souper fut servi plus tard qu'on ne l'avoit promis ; on causa quelque temps en sortant de table, & il étoit déjà une heure du matin, avant qu'*Aurelie* songea à partir. Il fut impossible d'avoir une voiture ; le domestique qui devoit l'accompagner ne s'y trouva point. *Middleton* étoit trop galant pour ne pas lui offrir le bras : malgré sa répugnance, elle fut forcée de l'accepter.

Lorsqu'ils furent arrivés, elle hésita à le faire entrer, la politesse l'emporta sur la prudence, & *Middleton* accepta l'offre avec empressement.

Son mari, quoiqu'absent, étoit instruit de toutes ses démarches ; *Bessy*, sa confidente, étoit l'espionne

de *Carey* : cette malheureuse n'avoit pas eu la force de refuser ses hommages , mais sur-tout ses présents.

Après que *Middleton* fût retiré *Betsy* questionna finement sa maîtresse *Aurelie* ignorant les intrigues de la perfide , lui parla avec confiance cachant cependant sa liaison avec *Madame Gerard* ; elle fit l'éloge de *Middleton* , le trouva un homme dangereux , & lui dit « qu'elle étoit fâ-
 » chée que le hasard l'eût introduit
 » chez elle , craignant que ses visites
 » ne devinssent trop fréquentes ».

Betsy voulant profiter des circonstances , & faire valoir son zèle auprès du mari , ne manqua pas d'engager sa maîtresse à recevoir cet homme dangereux. « Vous seriez bien bonne
 » de vous gêner pour un époux
 comme

» comme le vôtre , lui dit-elle ; M.
 » *Middleton* a l'air fort honnête ; on
 » ne peut pas blâmer une femme
 » de recevoir compagnie chez elle ,
 » sur - tout lorsqu'elle a si peu de
 » société de son mari ».

Ce fut par de pareils conseils
 qu'elle tendit des pièges à sa trop
 crédule maîtresse , qui dans la suite
 lui furent bien funestes.

Carey qui depuis long-temps passoit
 sa vie chez sa maîtresse , commença à
 s'ennuyer de ses éternels caprices :
 fatigué de tout ce qu'elle lui faisoit
 souffrir journellement , il prit le parti
 de la quitter. Quoiqu'il n'eût pas le
 moindre sentiment pour sa femme ,
 il s'intéressoit cependant à sa conduite ,
 espérant de trouver quelques fautes

qui l'autorisassent à s'en séparer légalement. Ce fut en conséquence qu'il s'étoit lié avec *Middleton* , afin de lui faciliter les occasions de voir sa femme.

Mais il y avoit une raison encore plus forte , qui lui avoit fait briguer cette intimité ; *Middleton* , aussi vicieux que *Carey* , avoit séduite une jeune personne qu'il avoit fait connoître à ce dernier ; *Carey* , en la voyant , avoit formé des desseins criminels , & avoit tâché , à l'insçu de son digne ami , de s'insinuer dans la confiance de cette malheureuse victime d'une passion effrénée. Il réussit si bien , qu'il parvint à se faire écouter. Au moment où ils se croyoient à l'abri de toute surprise , arrive *Middleton* qui , voyant *Carey* avec elle ,

s'abandonna à la plus violente colere. Il menaça sa maîtresse & fit les plus vives reproches à ce perfide ami : celui-ci tâcha de l'appaiser, mais ce ne fût qu'à une condition que *Middleton* consentit à le pardonner. La pauvre *Aurelie* devoit être l'objet de leur raccommodement ; *Middleton* l'avoit vu un jour par hasard, & dès ce moment s'en étoit vivement occupé. Ce fut la suite de cette querelle qui donna lieu à la lettre anonyme, & à l'entrevue de *Madame Gerard*, que ces deux monstres avoient engagé à les servir, & à tendre des pieges à la plus malheureuse des femmes, pour faciliter les desirs illicites de l'un, & l'autorité d'un divorce à l'autre. Enfin *Carey*, par un échange qui fait horreur, consentit à céder ses

droits légitimes , pour jouir en paix de ceux qu'avoient donné la séduction sur une jeune personne sans expérience.

Toute cette intrigue se conduisit avec le secret qui accompagne le crime. La crainte que , jalouse d'une nouvelle rivale , *Betsy* l'eût trahi , l'engagea à tout taire à cette indigne confidente , satisfait de savoir par elle les progrès que faisoit son ami , il l'excita par des nouveaux bienfaits à le servir fidelement.

Middleton ne manqua pas le lendemain de la première visite , d'aller chez *Aurelie*. Après cela il faisoit toutes les occasions , soit de la voir chez elle , ou chez l'infâme *Gerard*. Il ne négligea aucun moyen pour lui plaire , les soins & les attentions réu-

nies à la persévérance sont des armes bien dangereuses ; une femme sensible , pour éviter leur puissance , ne peut assez redoubler de soins pour se garantir des coups qu'ils portent à la vertu.

Aurelie combattoit encore : & malgré son penchant pour *Middleton* , elle conserva toute la pureté de la foi conjugale.

Au commencement de sa connoissance avec lui , elle se félicitoit d'avoir trouvé un ami qui parut s'intéresser à son sort ; mais dès qu'elle connut ses prétentions , elle chercha toutes les occasions pour l'éloigner. Son mari entierement livré à sa nouvelle passion , la négligea plus que jamais , & *Middleton* , autorisé par cet insigne scelerat , ne se rebuta

point des froideurs d'*Aurelie*. Maître de ses passions , il régloit ses démarches suivant les circonstances ; il connoissoit déjà le caractère d'*Aurelie* , & n'ignoroit pas que trop d'empressement devoit nuire à ses desseins.

Il attendit donc avec patience un moment favorable , pour la convaincre de son amour. Ce moment parut se présenter enfin ; un jour , dans une conversation assez vive , il crut l'avoir attendrie ; il s'enhardit à lui déclarer ses feux , elle le repoussa avec mépris , il ne se rebuta point ; elle se fâcha davantage , à la fin il se jette à ses pieds , fait l'éloge de sa beauté & de sa vertu , espérant par ce piège , parvenir plus facilement à la séduire ; mais elle lui opposa des armes aussi puissantes que les siennes , & triompha de ce vil séducteur.

Depuis ce moment il changea tout-à-fait de conduite, & feignit une réserve qui lui gagna entièrement la confiance d'*Aurelie*. Ce fût, par l'apparence de l'honneur, que ce fourbe parvint à faire oublier le sien à une femme jusqu'alors vertueuse.

Middleton n'étant jamais venu chez *Aurelie* qu'aux heures de visites, elle ne s'imagina point que son mari en eût prit ombrage, mais un homme de l'humeur de *Carey* abuse de tout pour tourmenter sa femme; il lui fit des reproches sanglans; la pauvre *Aurelie*, au lieu de se plaindre de cet emportement, fut au comble de la joie; elle se flattoit que son époux lui rendoit à la fin sa tendresse; elle lui promit d'éloigner dorénavant tout sujet de soupçon, mais lui remontra

qu'il falloit, en écartant *Middleton*, observer cependant une conduite prudente. *Carey*, satisfait des raisons qu'elle lui alléguoit, parut les approuver, & lui laissa le soin de l'éloigner de sa maison.

Croira-t-on que l'homme puisse être aussi méchant? La querelle de *Carey* avec sa femme n'étoit qu'un jeu pour la perdre plus aisément: *Middleton* & lui, d'accord avec *Betsy*, lui tendirent ce piège pour achever sa perte.

Middleton revint l'après-dîné comme de coutume; la nuit approchoit, & il ne se retira point; il commença plusieurs conversations fort longues, questionna *Madame Carey* sur la conduite de son mari, parla de l'Avocat, & lui promit que lorsqu'elle voudroit

l'employer , il dirigeroit cette affaire à son plus grand avantage.

A chaque nouvelle conversation , *Aurelie* le prioit de se retirer ; à la fin regardant sa montre , « vous oubliez , lui dit-elle , qu'il est onze heures ; il se récria : ah ! Madame , j'ai manqué un rendez - vous d'affaire de la plus grande importance » ; aussi-tôt il fait semblant de se lever , mais feint de se trouver mal. *Aurelie* effrayée , sonne : aucun des gens ne se trouva dans la maison, *Betsy* , par le conseil du mari, les avoit écarté sous divers prétextes. *Aurelie* donna elle-même tous les secours à ce perfide , qui tout-à-coup la prend dans ses bras. « Cruelle ! » s'écria-t-il , tu feras cause de ma mort ; je ne puis plus long-temps

» te cacher le trouble de mon ame ,
 » mon cœur est tout brûlant pour
 » toi : ne refuse plus de mettre le
 » comble à mon bonheur ». *Aurelie*
 alarmée, tâche de s'échapper de ses
 bras ; furieux il l'y serre davantage ,
 il essaye même d'obtenir par la vio-
 lence , ce que la vertu refuse à ses
 infâmes desirs. Dans cet instant entre
 son mari , il fait semblant de vouloir
 vanger son affront ; il tire son épée ,
 court à son adversaire , qui se met
 en défense , *Aurelie* crie au secours ,
 & s'évanouit ; les domestiques de
 retour , accourent au bruit , il n'en
 fallut pas davantage pour avoir autant
 de témoins contre sa femme.

On porta l'infortunée *Aurelie* dans
 sa chambre ; son mari & le perfide
Middleton se retirèrent ; le premier

ordonna de lui remettre le billet suivant, lorsqu'elle auroit repris ses sens ; il étoit conçu en ces termes :

« D'après ce qui vient de se passer , je vous prie , Madame , de
 » quitter ma maison le plutôt possible. Cet ordre vous paroîtra peut-être un peu sévère ; mais je ne
 » puis habiter avec une femme qui
 » a manqué aussi publiquement à
 » son devoir. Après avoir souillé la
 » pureté conjugale , vous ne devez
 » rien attendre d'un époux que vous
 » avez si grièvement offensé ; tout
 » autre que moi eût lavé cet affront
 » dans le sang des coupables.

F. CAREY.

Aurelie , désespérée , chercha vainement à s'excuser ; son mari , pour

éviter toute sorte d'explication , étoit sorti , & lui avoit fait signifier qu'elle eût à quitter sa maison avant son retour : il lui donna quelque argent , & lui permit d'emporter ses hardes & quelques bijoux. Dans ces malheureuses circonstances il fallut obéir ; elle n'avoit d'autre espoir d'avoir justice que par les loix , mais il falloit , avant tout , chercher un asyle.

Elle se rendit chez l'infâme *Gerard* , lui demanda un appartement ; son rôle étant joué , elle la refusa sous prétexte qu'elle n'aimoit pas à se mêler d'une affaire qui feroit de l'éclat ; qu'étant marchande , son crédit en souffriroit ; que d'ailleurs elle partoît en peu de jours pour la France. Elle plaignit son malheur , lui assura qu'elle n'avoit jamais soup-
çonné

Donné *Middleton* capable d'un procès
 dé si violent , qu'elle étoit désolée ,
 qu'elle l'eût connu dans sa maison ;
 enfin elle tint à la pauvre *Aurelie* plu-
 sieurs discours dans ce genre , qui tous
 ne servirent qu'à entretenir l'erreur
 qui l'avoit aveuglée. Elle finit par
 l'assurer que son voyage la contra-
 rioit d'autant plus , que peut-être ses
 conseils auroient pu lui être utile ,
 mais qu'elle alloit suppléer à son ab-
 sence par une amie dont elle lui
 donna l'adresse , & qui , lui dit-elle ,
 la recevrait chez elle avec plaisir.
Aurelie la remercia , & se retira en
 versant un torrent de larmes.

La fourbe *Gerard* , bien aise de
 s'être débarrassée d'une femme qu'elle
 avoit si cruellement trompée , alla
 passer quelques jours à la campagne ,

& à son retour ne s'inquiéta plus du fort d'*Aurelié*.

Après que celle-ci fut établie dans son nouvel appartement, elle écrivit à son oncle une lettre touchante; elle lui peignit son état malheureux, excusa sa négligence de ne l'avoir pas plutôt instruit de toutes ses souffrances par la crainte de l'affliger, & finit sa lettre en lui assurant que malgré les apparences, sa conduite avoit toujours été à l'épreuve du reproche.

Au bout de quelques jours, *M. Saunders* lui renvoya sa lettre sans l'avoir décachetée, avec deux autres ouvertes, dont l'une étoit de *Carey* à *Saunders*, & l'autre étoit anonyme, celle-ci contenoit ce qui suit.

MONSIEUR,

« La conduite de votre niece de-
 » mande qu'un proche parent y fasse
 » la plus grande attention ; si vous
 » vous intéressé encore à l'honneur
 » de votre famille , vous userez d'au-
 » torité pour ramener *Madame Carey*
 » à son devoir. J'ai cru qu'il étoit du
 » mien de vous avertir , que si elle
 » continue à vivre dans les mêmes
 » désordres, son mari & tous ses amis
 » seront forcés à ne plus la voir.

» Cet avertissement suffit, j'espère,
 » de la part d'un homme qui s'est
 » toujours flatté d'être du nombre
 » de ceux qui aiment la vertu ».

Je suis , &c.

Celle de *Carey* contenoit les plain-
 tes les plus graves contre sa femme.

« Il mandoit à *Saunders* , que mal-
 » gré la répugnance qu'il avoit de
 » s'en féparer , il ne voyoit cepen-
 » dant aucun autre moyen pour pou-
 » voir vivre en paix ».

A la fin de chacune de ces lettres on avoit ajouté en petits caractères , qu'on avoit averti plusieurs fois *Madame Carey* du danger auquel elle s'exposoit , mais qu'elle n'avoit jamais suivi que ses caprices , & son penchant vicieux.

Aurelie , après la lecture de ces deux lettres , resta quelque temps immobile , mais lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens , elle s'abandonna à la plus vive douleur. « Tout
 » m'accable à la fois , s'écria-t-elle ?
 » Ab ! *Betsy* , mon imprudence a fait
 » mon malheur ! Pourquoi n'ai-je pas

» suivi les conseils de mon oncle ?
 » *Betsy*, pourquoi ne puis - je pas
 » retourner sur le passé ? Triste exem-
 » ple pour les jeunes personnes qui
 » négligent les avis de leurs parens». *Betsy*
 qui avoit suivie sa maîtresse ,
 non pas par affection , mais parce
 que *Carey* , fatigué de sa possession ,
 l'avoit abandonné , tâcha de la conso-
 ler ; elle ne l'écouta point.

« Je vais me jeter aux pieds de
 » mon oncle , continua la malheu-
 » reuse *Aurelie* , j'implorerai son par-
 » don , je me justifierai de la noire
 » calomnie qui m'accable , il s'atten-
 » dra peut-être en ma faveur , &
 » me rendra la justice qui m'est dûe.
 » Attendez encore quelques jours ,
 » repliqua la rusée *Betsy* ; voyez pré-

» mièrement la tournure que pren-
 » drons vos affaires , peut - être *M.*
 » *Saunders* vous sollicitera-t-il alors
 » à venir chez lui , & cette démar-
 » che vous sera bien plus avanta-
 » geuse ». *Aurelie* se laissa convain-
 cre par cette perfide , & suivit ses
 conseils pernicioeux.

Peu d'instants après on annonça
Middleton ; *Aurelie* , surprise d'une
 telle visite , le reçut très-froidement ;
 il l'approcha d'un air attendri , &
 tout-à-coup se jettant à ses pieds , il
 implora son pardon ; elle le pria de
 se lever. « Comment excuser une
 » conduite qui cause votre malheur ,
 » lui dit-il d'un air pénétré , l'amour
 » qui me rendit coupable peut seul la
 » justifier ; je prévois les reproches
 » que vous allez me faire , je parois

» les mériter , mais avant de m'accu-
 » bler , daignez m'écouter , compa-
 » rez mes torts avec ceux de votre
 » époux. L'amour fit mon crime ,
 » au lieu que sa conduite est dictée
 » par le mépris & l'ingratitude : il
 » s'occupe de votre perte , & moi
 » des moyens de vous rendre heu-
 » reuse ».

Autrefois *Aurelie* lui eût imposé
 silence , mais ses malheurs sembloient
 avoir étouffé jusqu'à sa raison ; elle
 n'y répondit que par des larmes ; elle
 reprit le mot de son discours. « Heu-
 » reuse ! s'écria-t-elle ; est-ce à toi ,
 » malheureux , à prononcer ce mot ?
 » Toi qui est cause de mon infortune ,
 » pourquoi t'ai-je connus ! Sans toi
 » mon mari n'eût jamais eu occasion
 » de se plaindre de moi. — Ah ! re-

» pliqua-t-il, que vous êtes aveu-
 » gle ; vous ne vous êtes donc jamais
 » apperçue qu'il ne cherchoit qu'un
 » prétexte pour se séparer. Il suppose
 » ces preuves suffisantes , mais il se
 » trompe ; il en faut de plus claires
 » pour son dessein barbare : s'il n'a-
 » voit pas fait cet instant , il auroit
 » tâché d'en faire naître un autre ».

Par ce discours il eut l'adresse de se justifier & d'engager même la trop crédule *Aurelie* à lui rendre sa confiance.

Ils convinrent ensemble des mesures qu'il falloit suivre pour mettre le mari à la raison. *Middleton* se chargea d'aller trouver un Avocat , & lui promit tous les secours imaginables ; il consentit aussi de ne plus lui parler de sa passion , & obtint enfin de venir la voir comme de coutume.

Il fut reçu le lendemain sans aucune difficulté; au moment qu'il se leva pour se retirer, on annonça *M. Garrelt* son Avocat, il lui expliqua l'affaire, & le pria d'employer tout son crédit en faveur d'*Aurelie*. *Garrelt* fut d'avis de l'attaquer sur le champ, & de ne rien épargner pour obtenir justice. Dès ce moment, *Aurelie* fut entièrement conduite par ces deux hommes, & attendit patiemment l'issu de son procès.

Au bout de quelques jours elle apprit que son mari dans ses défenses l'accusoit d'adultere, & qu'il plaidoit en divorce; *Middleton* lui conseilla de paroître elle-même chez les Juges, afin d'y répondre aux différentes imputations dont on la chargeoit; elle refusa décidément cette démarche,

c'étoit précisément ce qu'il désiroit ; elle le chargea même de la conduite du procès , & fut encore dans cette circonstance , trompée par le perfide.

Il ne fit aucune réponse aux fautes dont son mari la chargeoit ; elle fut condamnée par défaut , & jugée coupable.

Aurelie & Middleton furent chargés des frais du procès ; le premier, d'accord avec *Carey*, ne paya rien , & *Aurelie* fut encore la victime de cette fourberie.

Madame Carey au désespoir , ne fut plus quel parti suivre ; au moment où elle apprit son jugement , elle reçut une lettre qui annonçoit le départ de son oncle ; elle ignoroit où il alloit , & même le temps qu'il seroit absent ; le chagrin d'avoir une

niece qui le deshonorait, lui fit embrasser le parti de quitter l'Angleterre.

La loi obligea *Carey* de payer à sa femme cent livres sterling par an; une pension aussi modique ne lui permettoit pas de vivre à Londres. Elle eut dessein de se retirer à la campagne, mais *Middleton* s'y opposa, sous prétexte qu'il engageroit son mari à y ajouter deux tiers de plus. Elle eut la faiblesse d'y consentir. « Il n'est » pas possible, lui dit-il adroitement, » qu'ayant reçu 1500 livres sterling » par an, en vous épousant, il vous » laisse dans l'embarras; vivez com- » me il convient à votre état, en » attendant qu'on fasse entendre rai- » son à votre époux; ma fortune est » à vos ordres ». *Aurelie* le remercia: du moment qu'elle l'avoit par-

donné , elle l'avoit cru innocent , & fut assez imprudente pour accepter ses bienfaits.

Quelle leçon pour celles de mon sexe qui se laissent séduire par une passion aveugle ! *Aurelie* , d'un état d'opulence , est réduite à subsister de secours administrés par une main criminelle. Tel est l'aveuglement de la jeunesse , & la punition qui suit souvent la défobéissance. Mais revenons à cet époux vicieux.

Du moment qu'il fut débarrassé de sa femme , il se livra à tous ses penchans désordonnés , & sans s'inquiéter de la censure publique , passa sa vie dans la plus vile débauche.

Aurelie , de son côté , avoit perdu toute sorte de considération , elle passoit

passoit tristement sa vie dans la retraite, & n'eût d'autre société que celle de *Middleton* & de *Betsy*. Cette dernière, ennuyée d'une telle monotonie, la conseilla d'aller en France.

« Malgré que vous soyez innocente ,
 » lui dit-elle, cependant, Madame ,
 » le Public vous croit coupable ;
 » vous ne serez jamais heureuse dans
 » votre pays. Ah ! *Betsy*, s'écria *Au-*
relie, pourquoi ai-je négligé les
 » conseils de mon oncle ? Mais hélas !
 » il est trop tard : au moins si j'avois
 » l'espoir de le retrouver, je parti-
 » rois dans l'instant ; peut-être m'é-
 » couteroit-il , & peut-être pardon-
 » nerait-il à une niece qui lui fut au-
 » trefois si chère : si je pouvois seu-
 » lement me justifier, il verroit alors

» que je ne suis pas aussi coupable
 » que la calomnie a voulu le lui
 » faire croire. — N'en doutez pas,
 » Madame , nous le retrouverons
 » plutôt que vous ne l'esperez : le
 » valet-de-chambre de *Lord Dun-*
 » *tan* m'a assuré hier l'avoir vu chez
 » son maître à Paris , & que *M.*
 » *Saunders* y restoit encore quel-
 » ques semaines après le départ de
 » ce *Lord* ; vous voyez que nous n'a-
 » vons point de temps à perdre ,
 » & qu'il faut quitter l'Angleterre
 » sur le champ ». *Aurelie* approuva
 ce projet. « Mais comment ferai-je,
 » continua-t-elle , vous savez que
 » j'ai des dettes. — Rien de plus fa-
 » cile que de les acquitter ; proposez
 » un arrangement avec *M. Carey* ;
 » résignez votre pension à condition

» d'une certaine somme d'argent ,
 » votre oncle vous dédommagera
 » bientôt de cette perte ». Après
 quelques objections que l'adroite *Betsy*
 fut écarter , *Aurelie* adopta ce
 projet.

Ce conseil ne fut pas la suite du
 jugement de *Betsy* , il lui avoit été
 suggeré par *Middleton* , & celui-ci
 ne lui en avoit parlé que de l'aveu
 du mari ; mais il resta un autre piège
 qu'*Aurelie* n'évita pas. Il s'agissoit de
 la faire consentir à admettre *Middle-*
ton de ce voyage , il étoit assez diffi-
 cile de le lui proposer sans danger
 de tout découvrir. L'imprudence
 d'*Aurelie* y suppléa. Le soir même
 elle communiqua son projet au fourbe
Middleton , il l'approuva avec trans-
 port. « Il y a long-temps , lui dit-il ,

» que je voulois vous le conseiller ;
 » mais j'ai crain que vous ne le dé-
 » sapprouviez. Mon dessein étoit de
 » partir pour la France & l'Italie ,
 » mais vos malheurs m'en ont em-
 » pêché ; j'ai préféré au plaisir de sa-
 » tisfaire ma curiosité , celui de res-
 » ter ici & de vous être utile. Après
 » la confiance dont vous m'avez ho-
 » norez , permettez - moi de vous
 » accompagner à Paris. Ne vaut-il
 » pas mieux d'avoir un homme avec
 » vous , que de courir les champs
 » avec une femme - de - chambre ?
 » dans votre situation , vous ne pou-
 » vez pas être assez circonspecte » .
Aurelie lui repliqua que cette démar-
 che autoriseroit son mari à la croire
 coupable ; *Middleton* n'objecta rien ,
 mais redoubla d'assiduité.

Il lui facilita tous les moyens pour devancer son départ, affecta d'être triste, versa même quelques larmes, & fit si bien, qu'*Aurelie* pénétrée de ses procédés, consentit enfin qu'il l'accompagnât.

Déplorable aveuglement ! cette imprudence finit par la perdre, elle ne réfléchissoit pas, que bien qu'elle fût séparée par le divorce, elle avoit moins de liberté que lorsqu'elle étoit fille.

Dès qu'une femme se relâche sur la rigidité de ses devoirs, rarement elle s'arrête au milieu de la carrière ; elle tâche de réparer une faute, en en commettant une plus grande, & finit par se trouver dans un labyrinthe

d'erreurs , duquel elle n'échappe qu'avec la perte de sa tranquillité.

Aurelie espéroit que la France lui feroit plus favorable que l'Angleterre. Les malheureux, comme les malades, se flattent qu'en changeant de lieux, ils amélioreront leur sort; les uns & les autres se nourrissent de la même chimere, & n'apperçoivent pas que leurs maux tiennent plus des circonstances que du climat.

Middleton, pour mieux réussir dans ses desseins, lui promit de l'épouser d'abord à leur arrivée à Paris; cette assurance, quoique verbale, la combla de joie, il lui devint chaque jour plus agréable, elle l'écouta avec plus de plaisir, convint enfin des sentimens qu'il lui avoit inspiré, & finit par être tout-à-fait subjuguée.

Ils partirent , *Aurelie* passoit par tout pour la femme de *Middleton* ; avant de quitter Londres , elle avertit *Carey* par une lettre , l'hymen qu'ils méditoient , & l'espoir qu'elle avoit d'être plus heureuse.

Dès qu'ils arriverent à Paris , *Aurelie* envoya savoir des nouvelles de son oncle , il étoit parti depuis trois mois , & l'on ignoroit quelle route il avoit pris ; elle s'en consola , l'espoir d'épouser *Middleton* l'occupant uniquement.

Les amusemens dont cette Capitale abonde , & les scènes agréables qu'environnerent *Aurelie* , lui firent bientôt oublier ses chagrins. Cependant , dès que le premier enthousiasme en fut passé , & que les plai-

sirs firent place à la réflexion, elle rappella à *Middleton* ses engagements. Il les éluda encore sous divers prétextes. Le temps s'écoula & rien ne se conclut. Malgré la dissipation où elle vivoit, l'incertitude de son état l'inquiéta souvent.

Après avoir passé plusieurs mois entre la crainte & l'espoir, un matin *Middleton* se leva plutôt que de coutume, & lui dit qu'un rendez-vous avec un de ses amis l'obligeoit de sortir; qu'il étoit chargé de quelques papiers nécessaires à leur hymen, & que le lendemain il s'uniroit à elle, pour ne s'en séparer jamais. Il ajouta que son ami partant probablement la nuit suivante, il l'avoit prié de lui faire compagnie.

Aurelie ne l'attendit pas ce jour,

trois heures du matin sonnerent , & il n'arriva pas ; l'inquiétude se joignit à l'impatience , elle craignit qu'il ne lui fût arrivé un accident ; elle attendit jusqu'à quatre heures dans une angoisse cruelle ; alors elle eut dessein d'envoyer un des gens s'en informer ; mais où le trouver ? Elle ignoroit la demeure de cet ami ; son état devint déplorable ; la perfide *Betsy* tâcha de la consoler , elle usa tous les lieux communs pour y parvenir ; à la fin elle l'engagea à se coucher , *Aurelie* accablée de fatigue , y consentit ; elle ne dormit pas , attendit le jour avec la plus vive impatience ; le matin lorsqu'elle sonna , on lui remit une lettre qu'un domestique avoit donnée au portier , l'adresse étoit d'une main étrangère ; *Aurelie* l'ouvre avec

crainte , & tremble lorsqu'elle reconnoît l'écriture de *Middleton*. Voici de qu'il lui mandoit.

M A D A M E ,

« Plusieurs raisons m'empêchent
 » de tenir la promesse que je fis
 » dans un moment où l'amour m'a-
 » veugla ; vous avez été si malheu-
 » reuse dans votre premier hymen ,
 » que vous devez appréhender un
 » second engagement. Votre liberté
 » doit vous être chère ; je vous avoue
 » que je n'aurai jamais la force de
 » sacrifier la mienne ; & quoique vos
 » charmes ne soient pas assez puis-
 » sans pour me fixer comme votre
 » époux , ils ont eu cependant assez
 » de force pour subjuguier mon
 » cœur. Malgré ma passion pour

» vous, l'amour doit céder aux cir-
 » constances ; ma fortune ne me
 » permet pas d'être plus long-temps
 » votre ami ; vous trouverez dans
 » une cassette une lettre de change
 » de 300 louis, vous pourrez les re-
 » cevoir quand bon vous semblera.
 » C'est tout ce que je puis faire pour
 » vous dans ce moment critique ,
 » je sens qu'une telle somme ne ré-
 » pare point la perte que vous avez
 » faite ; j'en suis désolé ; mais confi-
 » derez que je n'ai pas à me repro-
 » cher ce sacrifice , & que vous ne
 » l'avez pas fait par mes conseils.
 » J'ai toujours regardé la renoncia-
 » tion à votre pension , comme le
 » comble de l'imprudence.

» Des affaires importantes me de-
 » mandent indispensablement en An-

» glererre ; il ne seroit pas décent ;
 » après ce qui s'est passé entre nous,
 » que vous m'y suiviez : si ma perte
 » vous afflige , tâchez de vous en
 » consoler promptement. Vous trou-
 » verez parmi les François un nom-
 » bre d'admirateurs qui s'empresse-
 » ront à rendre hommage à vos
 » charmes.

» Il me reste une consolation dans
 » notre malheur commun , c'est celle
 » d'être convaincu que voici la der-
 » niere fois que vous aurez à vous
 » plaindre de moi.

» Malgré notre séparation , je suis
 » comme toujours , votre fidele

JAMES MIDDLETON.

Aurelie , après cette lecture , s'é-
 vanouit ; *Betsy* accourut à son secours,

&

& quoiqu'elle fût instruite de tout ce manège , elle feignit cependant de partager la douleur de sa malheureuse maîtresse.

Quand *Aurelie* eut repris l'usage de sa raison , elle ramassa cette fatale lettre , elle la relut plusieurs fois en l'arrosant de ses larmes. « Le per-
» fide ose signer *vo*tre fidele *Middle-*
» *ton*; quelle fidélité , s'écria-t-elle !
» avec quelle tranquillité il enfonce
» le poignard dans mon cœur. Grand
» Dieu ! ne lui suffisoit-il pas de m'a-
» voir perdu ? Falloit-il encore qu'il
» me trompât ? Il m'expose donc à la
» fin , à toutes les horreurs d'une
» prochaine indigence , & le traître
» semble jouir encore de mon infor-
» tune ! Malheureux ! font-ce-là tes
» promesses ! est-ce pour ce comble

» d'humiliation que j'ai tout sacrifié
 » pour toi ? Tout est perdu pour
 » moi , il ne me reste plus qu'à mou-
 » rir , & à expier par une fin préma-
 » turée la honte de ma conduite.
 » Ah ! ma chere *Betsy* , voilà cet hom-
 » me honnête , cet homme qui me
 » tenoit lieu de tout ; comment se
 » peut-il qu'on soit faux à ce point ?
 » Malheureux amour ! Cruelle pas-
 » sion ! à combien de maux tu m'as
 » déjà exposée ! ». Ses san-
 » glots la suffoquerent ; des convul-
 » sions affreuses succéderent à la dou-
 » leur , on la porta au lit , on fit venir
 » sur le champ un Médecin qui la trou-
 » va dangereusement malade ; il défen-
 » dit qu'on lui parlât jusqu'à ce qu'il re-
 » vint ; cet état dura quinze jours avant
 » qu'on osât espérer pour sa vie ; la jeu-

nessé cependant triompha de la maladie, elle reprit chaque jour de nouvelles forces, mais une mélancolie affreuse succéda à sa convalescence.

Ce ne fut pas le seul malheur qui accabloit l'infortunée *Aurelie*. L'infame *Betsy* profitant de la situation de sa maîtresse, après lui avoir volé la cassette qui contenoit son argent, ses papiers & tous ses bijoux, étoit partie, & l'avoit abandonnée aux soins des étrangers.

Lorsqu'on permit à *Aurelie* de parler, elle demanda à voir sa chère *Betsy*; on répliqua d'abord qu'elle étoit malade, & l'on chercha dans la suite d'autres prétextes pour lui cacher qu'elle l'avoit quittée. Cependant au bout de quelques jours il fallut l'inf-

truire de ce nouveau malheur ; on lui communiqua insensiblement toutes les circonstances de cette fuite , & l'on finit par lui dire que *Betsy* l'avoit volée.

« Me voilà donc privée de tout » ce que je possède , s'écria-t-elle ; hélas ! je l'ai bien mérité ». Cette nouvelle lui donna une rechûte qui la mit aux portes du trépas ; & ce ne fut qu'au bout de trois mois que sa santé se rétablit.

Quoique le physique ne souffroit plus , le moral continua à être toujours bien malade ; l'avenir s'offrit à ses yeux sous un aspect affreux ; seule abandonnée , & parmi des étrangers , le peu d'argent qu'il lui restoit suffisoit à peine pour payer les frais de sa maladie.

Lorsqu'on se croit au comble du malheur , la providence vient souvent à notre secours ; *Aurelie* l'éprouva dans ce moment.

Une Dame Portugaise vint loger dans le même hôtel où demouroit *Aurelie* ; elle fut bientôt instruite de ses malheurs , rechercha sa connoissance , & forma une étroite liaison avec elle. *Madame d'Alfonça* partoît au premier jour pour les Indes , où elle avoit plusieurs parens fort riches & très-puissans. Elle engagea *Aurelie* à l'y accompagner , lui promit de les intéresser en sa faveur , & lui fit espérer un meilleur sort.

Aurelie n'ayant plus rien qui l'attachât à l'Europe , accepta cette proposition avec plaisir. Après avoir fait les emplettes nécessaires à leur

voyage, elles partirent pour l'Orient, & s'y embarquerent à bord d'un vaisseau marchand. Leur trajet fut heureux jusqu'à la hauteur de la côte de Barbarie; tout-à-coup elles essuyèrent une tempête horrible. Pendant trois jours & trois nuits des ténèbres affreuses couvroient tout l'horizon; le quatrième, à la pointe du jour ils se trouverent près d'une côte bordée de rochers, le vent empêchoit le navire de s'en éloigner; il avoit déjà perdu ses mats, ne voguoit plus qu'au gré des flots: & dans cette cruelle situation, tout l'art des matelots ne put les préserver du naufrage.

Après avoir lutté quelque temps contre le malheur qui les menaçoit, le bâtiment vint se heurter contre

les rocs. L'équipage consterné garda un morne silence. Les passagers firent des cris affreux. On invoqua l'assistance du Ciel, & l'on espéroit que quelques barques seroient venues à leur secours. Ils espéroient en vain; tout sembloit les abandonner dans ce moment malheureux. A la fin les vagues briserent le navire, les planches se détachèrent, & tout-à-coup le corps principal fut entraîné par le courant. *Les deux amies*, pendant ce désastre, implorèrent la pitié divine, mais la providence leur reserva un sort bien différent. La pauvre *Madame d'Alfonza* se noya; *Aurelie* se saisit d'une planche qui la jeta après bien du temps sur le rivage de cette côte aride. Elle y resta plusieurs heures sans connoissance;

& quand elle reprit ses sens , elle se trouva plus à plaindre que ceux qui avoient périés dans les flots.

Seule sur une rive inconnue , en proie peut-être aux bêtes féroces , ou pire encore , exposée à la brutalité des habitans ; ces appréhensions la réduisirent au plus affreux désespoir ; mais une autre crainte vint aussi l'accabler. Où chercher sa nourriture ? Elle envisageoit à chaque instant l'élément qu'elle venoit de fuir au travers de tant de dangers , comme le seul remède à tous ses maux.

Cependant , la nature s'opposa à ce dessein funeste ; la nécessité lui donna du courage ; elle s'enhardit à pénétrer dans le pays : à peine eut-elle fait une lieue , qu'en sortant d'un

chemin creux , elle apperçut une quantité d'arbres fruitiers qui bordoi-ent une coline , dont la verdure flattoit la vue , les branches des arbres étoient chargées des plus beaux fruits ; leur poids les courboient jusqu'à terre : ce spectacle offroit un tableau aussi agréable que flatteur. *Au-
relie* oublia un instant tous ses maux , & après s'être suffisamment nourrie de ce fruit , elle se reposa à l'ombre des arbres.

A peine fut-elle assise , qu'un jeune homme vint à elle , il avoit été embarqué sur le même navire , & étoit *Espagnol*. Ils se féliciterent réciproquement de cette heureuse rencontre , & parloient avec plaisir du danger qu'ils avoient échappés. Le jeune homme avoit été jetté sur cette côte ,

un jour plutôt qu'*Aurelie* ; il en avoit parcouru les environs , & lui dit qu'il croyoit qu'ils n'étoient point éloignés d'une ville habitée par des *Maures* Ils se déterminèrent à y aller, espérant que leur malheur toucheroit les habitans. *Aurelie* le suivit sans crainte , il fallut traverser une forêt dont l'épaisseur des branches servoient d'ombrage à plusieurs endroits délicieux. Lorsqu'ils furent arrivés dans un de ces endroits frais & obscurs , l'*Espagnol* proposa à *Aurelie* de s'y reposer , elle y consentit ; à peine furent-ils assis , qu'il lui tint un langage qui l'offensa ; il s'enhardit à de plus grandes libertés ; *Aurelie* le repousse avec indignation ; elle lui rappelle que dans l'horreur de leur situation il falloit plutôt implorer la pro-

tection du Ciel que l'offenser par des crimes. *L'Espagnol* n'écoutant que sa passion, devint plus empressé; elle se jette à ses pieds; les larmes & les supplications n'eurent aucun effet sur le vil ravisseur; il use de la plus grande violence; elle implore les secours du Ciel, il menace de la tuer si elle résiste plus long-temps; elle redouble ses cris, & au moment où il alloit l'étrangler, arrivent quelques *Maures* qui l'arracherent de ses bras. Ces *Maures* chassoient dans la forêt; les cris d'*Aurelie* les avoient conduits dans cet endroit écarté. Ils s'assurèrent de l'homicide, le garotterent & l'envoyerent aux galleres où il fut condamné de finir ses jours odieux.

Il se trouva parmi cette troupe de *Maures* un jeune homme dont l'air

noble & distingué fit soupçonner qu'il en étoit le chef ; il donna la main à *Aurelie* , la releva , lui fit comprendre par des signes qu'elle étoit libre & hors de danger ; & après avoir marché environ une lieue , ils arriverent à une fort jolie maison bâtie à la mauresque ; le jeune homme y fit entrer *Aurelie* , voyant qu'elle avoit de la répugnance à rester avec lui , il ordonna de la conduire dans une chambre voisine ; aussi-tôt il envoya plusieurs esclaves pour la servir ; on lui porta des rafraichissemens , on la mit au bain , & après lui avoir donné tout ce qu'elle avoit besoin , ils la quitterent.

Elle passa quelques jours dans cet appartement , sans qu'elle y vît le maître. Un matiu , cependant une esclave

clave lui fit signe de la suivre ; elle la conduisit dans un autre appartement beaucoup plus magnifiquement meublé , où le *Maure* dînoit ; il la fit asseoir à son côté , lui servit de tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus délicat , & après le repas ordonna à ses esclaves de se retirer.

Dès qu'il fut seul avec *Aurelie* , il baïsa respectueusement sa main ; lui fit plusieurs signes par lesquels il tâcha de lui faire comprendre qu'il l'aimoit , mais qu'elle n'avoit rien à craindre de la violence de sa passion. Voyant néanmoins qu'elle ne se rassuroit pas , il fit entrer un interprête , c'étoit un *Renegat Portugais* ; il lui dit , de la part du maître , qu'elle étoit à l'abri de toute violence , qu'il n'avoit jamais abusé de l'hospitalité ;

il lui apprit aussi que son bienfaiteur se nommoit *Hely*, & qu'il étoit gouverneur de la Province où ils étoient. L'interprète eut ordre de déclarer à *Aurelie* les sentimens qu'elle avoit inspiré à son maître, mais en même temps de lui assurer que sa passion étoit tendre & vertueuse, qu'il tâcheroit de lui plaire, & qu'il renonçoit à tous les droits que lui donnoient l'usage du pays en pareilles circonstances.

Aurelie, étonnée de tant de générosité, remercia *Hely*, elle fit aussitôt des comparaisons de ce procédé avec ceux qu'elle avoit éprouvés.

« Ah ! s'écria-t-elle, faut-il venir » en Afrique pour apprendre la délicatesse ? A quoi sert le raffinement des mœurs Européennes :

» Sous les dehors de la politesse, de
 » l'humanité , & de la franchise on
 » est fourbe , cruel & grossier ». Elle
 se retira très - satisfaite de *Hely*, sa
 conduite le lui rendit chaque jour
 plus agréable , & la réflexion fut tou-
 jours à son avanrage.

L'amour est un maître puissant ;
 il apprit à *Aurelie* , en peu de temps,
 la langue maure ; elle n'avoit plus
 besoin d'interprète pour exprimer à
Hely sa reconnoissance , & les sen-
 timens qu'il lui inspiroit. Jusqu'alors
 elle avoit résisté au desir qu'il avoit
 de l'épouser , mais il devint si pres-
 sant , qu'il n'y avoit plus moyen de
 le refuser. Cependant la religion fut
 un obstacle ; elle combattit pendant
 quelque temps la proposition qu'on
 lui fit d'embrasser le Mahométisme.

Solicitée par son amant , par ceux qui l'entouroient , mais sur-tout par le *Renegat Portugais* , elle eut la foiblesse de sacrifier à son amour , le repos de sa conscience.

Après son aposthâsie elle accepta la main de *Hely* qui , dès cet moment , renvoya ses concubines , auxquelles il accorda la liberté.

L'hymen d' *Aurelie* fut célébré avec le plus grand éclat , toute la Province se ressentit de la joie de son gouverneur.

Les deux époux vécurent ensemble dans une union parfaite. Au bout de six ans de mariage , *Aurelie* accoucha d'un fils. Des nouvelles fêtes annoncèrent cet heureux événement , cet enfant chéri devint l'idole de son

pere , qui redoubla de tendresse pour la mere.

Hely, pour honorer davantage son épouse, augmenta le nombre de ses esclaves; il se trouva parmi ceux qu'il acheta , plusieurs chrétiens; il permit à sa femme de les voir & de les interroger. Après avoir causé quelque temps avec eux, elle remarqua un vieillard qui se tenoit à l'écart , & la regardoit avec une sorte d'émotion, elle le pria d'approcher, il hésita, chancela, & prononça un mot anglois. Au son de sa voix, *Aurelie* s'écrie : ah ! mon oncle, & s'évanouit. C'étoit véritablement *M. Saunders* qu'une suite d'aventures avoit amené dans ces lieux. *Le pauvre Saunders* fondit en larmes, la ferra dans ses bras, l'embrassa tendrement, &

bénit le Ciel de cet heureux événement.

Dès qu'elle eut repris ses sens , elle se jetta à ses pieds , y implora son pardon. « Ah ! dit - elle , en s'a- » dressant à *Hely* , voilà celui que tu » m'as vu pleurer si souvent , voilà » ce bon oncle qui eut tant de soins » de mon enfance , & que j'ai si » grièvement offensé ». *Hely* l'em- brassa , & mêla ses larmes aux leurs.

Quand ils furent plus calme , *Hely* pria *Saunders* de lui apprendre par quel hasard il étoit en Afrique.

Le tendre *Hely* , pour plaire à sa femme , avoit appris l'Anglois.

« Le désir de revoir ma niece , » répondit *Saunders* , me conduisit » dans ces lieux. J'appris qu'elle

» étoit embarquée à bord d'un bâti-
 » ment qui faisoit voile pour Ma-
 » dras ; je trouvai dans le port de
 » l'Orient un navire Portugais qui
 » partoît pour les mêmes parages.
 » A la hauteur de la côte de Barba-
 » rie , un Corsaire mieux armé que
 » nous , vint fondre sur notre vais-
 » seau , nous eûmes pendant quel-
 » que temps un combat très - vif ,
 » le Corsaire triompha , & enchaina
 » tout l'équipage. Il nous conduisit
 » sur cette côte , nous mena dans
 » la ville , & nous vendit à l'enchere ,
 » le sort me fit tomber entre vos
 » mains. Ce bienfait me fait oublier
 » ma liberté & tous mes malheurs.
 » Le généreux *Hely* lui repliqua , tu
 » n'es plus mon esclave , mais un
 » ami dont je veux mériter l'estime.

Aussi-tôt il ordonne qu'on lui prépare un appartement à côté de celui d'*Aurèle*, afin qu'elle eût la liberté de voir son oncle sans témoins. Ce trait de délicatesse n'échappa point à la sensibilité de sa femme; elle ne cessa d'admirer les qualités aimables qui distinguèrent ce Maure magnanime.

La joie de voir sa niece heureuse fut troublée par des craintes sur sa foi; *Saunders* craignoit qu'elle n'eût sacrifié la religion de ses peres en faveur de celle de son époux; dès qu'il fut seul il y réfléchit avec douleur, mais il espéroit si ses appréhensions étoient fondées, de la ramener avec le temps au culte sacré du christianisme.

Le lendemain de cette heureuse découverte, *Hely* laissa l'après-dîné

à sa femme pour s'entretenir avec son oncle ; *Saunders* lui apprit plusieurs circonstances intéressantes.

« J'ai parcouru en quatre ans, lui » dit-il, presque toutes les Cours » de l'Europe ; ennuyé d'être si » long-temps absent de ma patrie, » j'y suis retourné. En passant par » Paris, le hasard m'apprit votre » départ pour l'Inde ; n'ayant plus » aucun espoir de vous retrouver, » je quittai Paris le cœur navré de » douleur. En arrivant à Londres on » me remit une lettre de votre mari ; » il me mandoit qu'il étoit malade , » qu'il avoit une affaire très-importante à me communiquer , me » prioit instamment de venir le voir , » qu'il n'y avoit point un instant à » perdre.

» Je courrus aussi - tôt chez lui ,
 » je le trouvai quasi expirant ; ses
 » souffrances lui firent jeter des cris
 » affreux.

» Vous voyez , me dit - il d'une
 » voix presque éteinte , l'état où je
 » suis , c'est suite de mes défor-
 » dres passés ; le vice vient enfin
 » de m'ouvrir la porte du trépas :
 » mais je mourrai tranquille si les
 » remords d'avoir accablé une fem-
 » me vertueuse & innocente ne
 » vinssent me troubler dans mes der-
 » niers momens. Perfide *Middleton* !
 » sans tes conseils pernicieux peut-
 » être eus-je été moins coupable !
 » Ah ! mon cher oncle , cette ten-
 » dre & digne femme a été la vic-
 » time de la plus noire trahison ;
 » c'est moi pour qui elle avoit tout

» sacrifié , qui ai cherché à la per-
 » dre ; j'ai abusé de sa foiblesse , je
 » l'ai deshonorée , & c'est moi peut-
 » être qui causa sa mort. Malheureux !
 » voilà la récompense pour tout ce
 » que *ma chere Aurelie* avoit fait
 » pour moi.

» Au moins , continua-t-il , si je
 » pouvois savoir qu'elle existe , &
 » découvrir le lieu qu'elle habite ,
 » je mourrai content. Je lui com-
 » muniquai ce que j'avois appris de
 » vous à Paris. Ah ! s'écria-t-il ,
 » en versant un torrent de larmes ,
 » je ne dois donc plus me flat-
 » ter de la revoir. Il me prit la
 » main , je mêlai mes pleurs aux
 » siennes , & tous deux nous déplo-
 » râmes votre malheureux sort.

» Hélas ! dit-il , si j'avois eu , du
 » moins avant d'expirer , la consola-

» tion d'obtenir son pardon ; mais je
 » ne puis l'espérer ; je sens que mes
 » forces m'abandonnent. Je lui dis
 » de se tranquiliser , & lui promit
 » que si le hasard nous réunissoit un
 » jour , je vous apprendrois son ré-
 » pentir. Alors il voulut me parler
 » de ses affaires ; mais des convul-
 » sions succéderent à ces paroles , &
 » malgré tous les secours des Méde-
 » cins il expira dans les plus grands
 » tourmens.

» Hélas ! dit *Aurelie* , quel dom-
 » mage qu'il ait eu ces remords si
 » tard ; mais je lui pardonne du
 » fond de mon cœur , puissent ses
 » fautes trouver grace auprès de
 » l'Eternel. . . . ». Elle s'arrêta , &
 » après un moment de réflexion , s'é-
 » cria : « hélas ! je suis peut-être plus
 » coupable

» coupable que lui. Ah ! mon cher
 » oncle !..... je n'ose convenir d'un
 » crime..... Comment vous instruire
 » de ce..... — Je devine ce que j'ai
 » craint : ne désespérez pas , si votre
 » repentir est sincere ; vous retour-
 » nerez bientôt à votre premier de-
 » voir. — Si vous saviez les tourmens
 » que j'endure ; je fais tous mes ef-
 » forts pour étouffer les cris de ma
 » conscience , mais ses clameurs sont
 » plus forts que moi. Ah ! mon
 » cher oncle ! prends pitié de
 » ta pauvre *Aurelie* , elle voudroit
 » concilier sa religion avec celle de
 » son cher *Hely* ; le vertueux *Hely*
 » ne peut pas être un obstacle à
 » mon salut ».

Saunders ne repliqua rien, il at-

tendit un temps plus propice pour la ramener.

Aurelie & son époux lui donnerent chaque jour de nouvelles preuves de tendresse , rien n'eût manqué à sa satisfaction , si son neveu n'eût point été d'une religion ennemie de la sienne.

Cependant *Aurelie*, lorsqu'elle en eut occasion, lui parloit sans cesse de ses remords : soit qu'en consultant son oncle , elle esperoit de trouver dans sa tolérance une excuse à son crime , ou que sa conscience agitée ne lui laissoit aucun repos. C'est le caractère de tous ceux qui suivent des principes opposés à leur raison; ils hésitent continuellement , & au lieu de tirer des consolations de leur foi, elle leur sert souvent de supplice,

Ils eurent un jour une conversation très-vive à ce sujet; *Saunders* lui dit: « je ne vois qu'un moyen de » vous tranquiliser, c'est celui d'ab- » jurer vos erreurs, & de retourner » avec moi dans votre patrie. Vous » voulez donc, repliqua *Aurelie* d'un » air pénétré, que je donne la mort » à mon époux. *Hely*, le tendre, le » bon *Hely* qui n'a d'autre plaisir que » celui de me plaire, qui ne s'oc- » cupe que de mon bonheur. » Non, jamais je ne lui donnerai ce » chagrin; jamais je n'abandonnerai » mon fils. Ah! mon cher oncle, » laissez-moi jouir ici d'une félicité » que je n'ai pas connue en Eu- » rope ».

Saunders ne s'obstina point, & changea insensiblement de conversa-
tion,

« Vous ne vous êtes jamais informé
 » de *Middleton*, continua-t-il. — Je
 » tâche d'oublier jusqu'à son nom,
 » repliqua *Aurelie* : il est la cause de
 » toutes mes souffrances ; non content
 » de m'avoir deshonorée , il a eu
 » l'indignité de trahir ma confiance.

» Il a été puni comme il le méritoit, reprit *Saunders* ; vous n'êtes
 » pas la seule femme qu'il a trompée ; à son retour de Paris , il a
 » enlevé une jeune fille de qualité ;
 » heureusement que le frere de la
 » Demoiselle eut le temps de l'arracher de son vil ravisseur ; ils se battirent , & le jeune homme en tuant ce monstre , a vengé l'honneur de sa sœur ».

Aurelie soupira , mais ne plaignit pas son sort ; puis elle lui parla de

l'infâme *Betsy*. « Elle n'a pas jouit
 » long-temps de son vol, repliqua
 » *Saunders* ! en vous quittant elle se
 » sauva en Hollande, elle y fit con-
 » noissance d'un jeune homme qui
 » la dépouilla à son tour ; je crois
 » l'avoir apperçue depuis dans les
 » rues de Londres, où sa misere inf-
 » piroit la pitié. Hélas ! reprit *Au-*
 » *relie*, peut-être en suis-je la
 » cause ; l'exemple de ma con-
 duite.....

En prononçant ces mots elle fondit
 en larmes ; *Saunders* tâcha de la
 consoler, & lui dit adroitement qu'il
 n'y avoit que la tranquillité de sa
 conscience qui dorénavant pouvoit
 assurer son bonheur.

La nuit approchoit, il falloit se
 séparer ; dès qu'elle fut seule, une

foule d'idées vinrent troubler son ame ; son apostasie l'inquiétoit ; quoique son oncle ne parût pas l'engager ouvertement à retourner au *christianisme* , le peu d'entretien qu'ils avoient eu ensemble à ce sujet , avoit fait une vive impression sur l'esprit d'*Aurelie* ; elle n'eût pas hésité de quitter le *dogme de l'Alcoran* , mais il falloit renoncer à *Hely*. Son amour pour lui & pour son fils combattirent sa religion. Quel état pour une mere tendre , & une épouse vertueuse ! Dans cette cruelle situation , elle devoit feindre avec son mari , pour ménager le repos d'un oncle.

Plusieurs jours s'écoulerent sans que *Saunders* parla à sa niece du dessein qu'il avoit de partir. On lui

communica un complot dont il profita. Quelques Maures mécontents , d'accord avec les chrétiens auxquels *Hely* avoit accordé la liberté , projetterent à fuir ensemble. Ils sollicitèrent les Officiers d'un vaisseau françois à les recevoir à leur bord ; ceux-ci craignant de compromettre la dignité du pavillon , leur refuserent cette faveur , mais leur accorderent un petit bâtiment , amarré dans une baye voisine. On leur fournissoit les vivres nécessaires jusqu'au premier port chrétien , & là ils avoient la certitude de trouver d'autres bâtimens , qui les conduiroient en Europe.

Saunders , à la tête de ce complot , reçut avis de se tenir prêt à partir au premier vent favorable ; il se ren-

dit chez *Aurelie* , elle étoit seule :

« Je viens , lui dit-il , vous dire un
 » éternel adieu. Un éternel adieu ,
 » s'écria-t-elle ? Que signifie ce dis-
 » cours ? Je pars pour l'Europe , re-
 » pliqua-t-il ; les seuls regrets que
 » j'emporterois au tombeau , seront
 » de n'avoir pas vu ma niece renon-
 » cer à ses erreurs , & d'être privé
 » de ses consolations dans mes der-
 » niers momens. Puissiez-vous être
 » heureuse ! Je conviens que votre
 » époux & votre fils méritent vos
 » soins ; mais cependant je ne puis
 » m'empêcher de vous dire que dans
 » une ame vertueuse, la religion doit
 » l'emporter sur toute autre confi-
 » dération ». Alors il lui fit un dis-
 cours fort attendrissant sur les devoirs
 d'un chrétien ; *Aurelie* en fut péné-

trée , & comme si elle eût été inspirée , se jetta tout-à-coup aux pieds de son oncle , y abjura ses erreurs , & lui promit de le suivre.

Saunders , au comble de la joie , arrangea toutes choses pour leur fuite , qui dut avoir lieu la nuit suivante. Il voulut profiter de l'absence de *Hely* qui ce jour-là étoit allé voir un ami malade , & ne devoit revenir que fort tard dans la nuit. Ils convinrent qu'*Aurelie* , déguisée en homme , se feroit suivre par un esclave chrétien du palais , & que son oncle les accompagneroit jusqu'à l'endroit indiqué ; qu'ils y joindroient leurs compagnons de voyage , qu'on s'y rendroit à dix heures , afin de gagner avant minuit la baye , où étoit à l'an-

cre le petit navire. Il la quitta jusqu'à l'heure du rendez-vous.

Dès qu'*Aurelie* fut seule, l'amour & la religion déchirerent tour-à-tour son cœur, mais la dernière triompha.

Elle eut le dessein d'amener son fils ; les dangers auxquels elle l'exposoit, lui firent renoncer à ce projet. Avant de s'arracher des bras d'un époux qu'elle adoroit, elle écrivit la lettre suivante, qui dut lui être remise d'abord à son retour. Elle étoit conçue en ces termes :

« N'attribue point à l'ingratitude
 » l'effort que m'impose ma religion ;
 » le malheur qui me poursuit ne me
 » permet pas de jouir plus long-
 » temps du bonheur que j'ai trouvé

» chez toi ; je retourne en Europe
» le cœur navré de la plus vive dou-
» leur. L'amour, la reconnoissance
» & tous les sentimens tendres que
» tu fais si bien inspirer, vivront à
» jamais dans mon cœur. Oui, mon
» cher *Hely*, dans ce cœur qui ne
» respire que pour toi. Ah ! pourquoi
» faut-il que ma religion me défende
» d'être ton épouse ! Pourquoi la
» différence des cultes s'opposent-ils
» à notre bonheur ! Nos cœurs
» étoient faits l'un pour l'autre ;
» conçois tout mon malheur, mon
» cher *Hely*, vois ta malheureuse
» *Aurelie* forcée de s'arracher des
» bras d'un époux qu'elle adore ; de
» quitter un fils qu'elle chérit !
» Non ! la mort la plus cruelle ne
» feroit pas plus affreuse pour moi ;

» mais pourquoi dois - je suivre les
 » conseils d'un oncle....? Peut-être
 » s'aveugle-t-il. peut-être
 » que dis-je; je sens que ma raison
 » s'égare ; j'oublie mes devoirs , &
 » ne songe qu'à toi. Mon cher &
 » tendre *Hely* , ne m'envisage pas
 » comme une perfide , prends pitié
 » de mon sort , & plaint ton infor-
 » tunée , mais fidelle *Aurelie*.

» Oferai - je te recommander ce
 » gage précieux de notre tendresse;
 » aime - le pour l'amour de sa trop
 » malheureuse mere ; serre-le quel-
 » quefois contre ton sein , & quand
 » la raison viendra l'éclairer , dis-lui
 » que sa mere passe peut-être dans
 » ce moment sa vie dans les regrets
 » d'être séparée de lui & de son
 » digne époux... Le moment ap-

» proche où je vais m'arracher de
 » la moitié de moi-même. Tout mon
 » sang se glace. . . . » On vient. . . .
 » Adieu le plus généreux des hom-
 » mes ; ta malheureuse *Aurelie* ne
 » pourra jamais survivre à cette sé-
 » paration . . . adieu pour toujours ».

Au moment qu'elle finissoit sa let-
 tre , son oncle entre ; surpris de la
 voir en pleurs , il eut pitié de son
 état ; mais la sensibilité céda à la ri-
 gidité de ses principes.

Dès qu'il dit à *Aurelie* qu'il fallut
 partir , elle s'évanouit ; ce ne fut
 qu'avec beaucoup de peine qu'on
 lui fit reprendre ses sens ; en ouvrant
 les yeux elle demanda *Hely* ; son oncle
 la menaça de partir seule. « Non ,
 » non , s'écria-t-elle , je te suis , ne
 » m'abandonnes pas. Ah ! mon fils ,

» mon époux , plains la trop infortu-
 » née *Aurelie* ».

On l'emmena , elle étoit pâle & tremblante ; à peine put-on la soutenir , on la traîna dans cette agitation jusqu'au port.

Ils arriverent bientôt à la vue du bâtiment , il étoit prêt à mettre à la voile , *Saunders* se félicitoit déjà d'avoir échappé aux poursuites de *Hely* , *Aurelie* garda tout le temps un morne silence.

Il fallut marcher encore environ un quart de lieue avant de s'embarquer. Au tournant d'un chemin creux qui conduisoit à la baye , ils furent assaillis par une troupe d'hommes armés ; *Hely* étant revenu plutôt qu'on ne l'attendoit , avoit appris la fuite d'*Aurelie* par la lettre qu'on lui re-

mit de sa part ; au désespoir de la perdre il ordonna qu'on la poursuivit : sur-le-champ ses soldats prirent par des chemins de traverse , & vinrent au-devant des fuyards. Les François étant armés , combattirent vaillamment. Pendant cette confusion, *Saunders* arracha sa niece du milieu de la mêlée ; il la confia à l'esclave d'*Hely* qui les avoient suivis , & ordonna de la conduire au vaisseau. L'action fut vive , ceux qui défendoient leur liberté ne manquèrent pas d'être victorieux ; les Maures forcés de céder à la valeur , se retirèrent avec la perte de quelques hommes.

Les vainqueurs gagnèrent aussi-tôt le vaisseau & s'embarquerent ; *Saunders* demanda *Aurelie* , mais la pauvre *Aurelie* n'y étoit plus ; les em-

barqués ayant entendu le bruit de l'engagement , n'osèrent admettre à leur bord que les gens connus : arrive *Aurelie* & l'esclave , on reconnoît à leurs vêtemens qu'ils appartiennent au Gouverneur , leur empressement à entrer dans le navire augmenta leur craintes ; *Aurelie* & l'esclave étoient déjà sur la planche quand les embarqués voulant leur empêcher l'entrée du navire , tirèrent la planche renversèrent les deux inconnues qui se noyèrent. C'est ainsi que la malheureuse *Aurelie* & son esclave périrent, sans exciter même la pitié.

Lorsque *Saunders* apprit le malheur de sa niece , il resta immobile & garda le silence pendant tout le trajet ; on l'entendit de temps en temps déplorer le sort de l'infortunée *Aurelie*. II

Ils arriverent au premier port sans aucun accident, & continuerent leur route jusqu'en Europe.

Dès que *Saunders* fût de retour en Angleterre, il se retira à la Campagne; il y traîna une vie languissante, partageant sa fortune avec les malheureux.

Long-temps après il apprit par des marchands du levant, que la fuite d'*Aurelie* y avoit fait beaucoup de bruit; que *Hely* avoit été inconsolable de la perte de sa femme, & que pendant huit jours il s'étoit enfermé dans l'intérieur de son palais; que sans la grande tendresse pour son fils, il auroit bientôt suivi sa malheureuse épouse au tombeau.

Peu de jours après l'accident d'*Au-*

relie , quelques pêcheurs avoient trouvé son corps ; on en avertit *Hely*, aussi-tôt il la fit inhumer avec toute la pompe due à son rang ; il fit construire un superbe mausolée avec l'inscription suivante en lettres Arabiques :

Ici reposent les cendres de l'infortunée AURELIE , femme de HELY ; ils s'aimèrent tendrement ; leurs cœurs étoient formés pour leur bonheur réciproque : mais la différence de religion mit un obstacle à leur félicité.

Cette histoire qui n'est point une fiction , peut servir d'exemple à ceux qui négligent les avis des parens ou des amis éclairés : la jeunesse aveu-

[163]

gle ne peut assez écouter les conseils prudens de l'âge & de l'expérience.

Fin de la troisieme Partie.

T A B L E
DES MATIERES
DE LA TROISIEME PARTIE.

LE Misanthrope , ou l'Heureux
changement. pag. 1.
La Montagne de la Fortune , vision. 20.
L'Histoire véritable de Miss Aurelie
Saunders. 46.

Fin de la Table.



